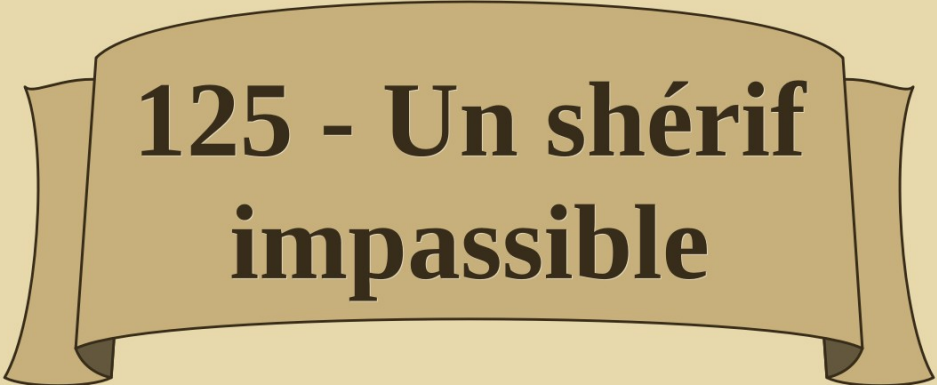




125 - Un shérif impassible

Tom West

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

WESTERN

UN SHERIF IMPASSIBLE

tom west



WESTERN

UN SHERIF IMPASSIBLE

tom west



TOM WEST

UN SHÉRIF IMPASSIBLE

(Scorpion Showndon)

Traduit de l'américain par Yves-André BERGER

LIBRAIRIE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

n°125

CHAPITRE PREMIER

Sam Moreland ne se doutait pas plus qu'il allait au-devant des ennuis que le taureau venant de s'engager dans des sables mouvants. La nuit était calme, il arrivait à Cottonwood au pas nonchalant de son cheval par la piste sinueuse qu'empruntaient les chariots, quand soudain une fusillade nourrie éclata.

Avant qu'il n'ait eu le temps de réaliser ce qui se passait, il se retrouva au cœur de la mêlée. Bouche bée, il vit un cavalier jaillir des ténèbres, qui s'efforçait de retenir trois chevaux affolés. Deux autres bientôt le rejoignirent, 45 au poing crachant le feu. Ils enfourchèrent leurs montures, descendirent la grand-rue ventre à terre.

D'instinct, Moreland les suivit, soucieux d'évacuer les lieux au plus vite. Couché sur l'encolure, il éperonna frénétiquement son cheval, galopa dans le sillage des fuyards au milieu d'une grêle de plomb. Tout autour de lui, les balles ricochaient, bourdonnaient, tels des frelons irrités. Brusquement, il sentit fléchir l'allure endiablée de sa monture. L'animal tressaillit de tout son corps, puis s'abattit.

Au terme d'un prodigieux vol plané, Sam percuta la tête la première contre le sol durci par la chaleur. Il roula sur lui-même, puis demeura inanimé, ses cheveux dégouttant de sang, dans un éparpillement de pièces d'or tombées de ses poches, qui luisaient faiblement à la pâle clarté des étoiles.

Lorsqu'il reprit connaissance, étendu sur un méchant grabat, la première chose qu'il vit fut une lanterne d'écurie, mise en veilleuse, accrochée à un mur d'adobe de l'autre côté d'une rangée de barreaux.

Étendu sur le dos, – il avait l'impression qu'on lui avait fendu la tête avec une hache – il essaya de contraindre son cerveau engourdi à fonctionner. Graduellement, la mémoire lui revint : le crépitement subit de la fusillade, la mêlée confuse, sa fuite, la chute de son cheval. Sans doute avait-il heurté son crâne contre une pierre après avoir vidé les arçons. Avec précaution, il palpa son cuir chevelu, fit la grimace en retirant ses doigts gluants. La malchance a voulu que je sois pris dans une bagarre quelconque, songeait-il, mais où diable ai-je échoué ? Cette bicoque offrait toutes les caractéristiques d'une prison...

Les mâchoires serrées, il se dressa sur son séant, vit quatre cellules de part et d'autre d'un corridor fermé par une solide porte en

chêne renforcée par des ferrures. Plus aucun doute maintenant...

Et puis soudain il s'avisa que la cellule voisine avait un occupant, un gros lourdaud de cow-boy qui avait un œil au beurre noir et le contemplait d'un air amusé.

— Où suis-je ? En taule ? s'enquit-il d'une voix rauque.

— Sûrement pas au *Ritz*, mon pote ! Mais ici, au moins, on n'estampe pas les gens pour la pension.

— Comment diable ai-je pu échouer ici ?

— On vous a amené, il y a de cela environ une heure.

— Pour quelle raison ?

— Eh ben... fit le gros bouvier en gloussant, il est comme qui dirait question d'un hold-up à la banque. Mais vu que vous faites partie du Gang du Garrot, vous devriez être au courant...

— Vous êtes pas timbré ? rétorqua Moreland d'un ton cassant. J'entrais à cheval dans le patelin, tranquille comme Baptiste, quand le plomb s'est mis à gicler de toutes parts. Une balle atteint mon canasson, qui s'abat. La chute est si brutale que je tombe dans les pommes. Lorsque je me réveille, je me retrouve dans cette cabane empuantie.

— C'est une bonne histoire, mon vieux, mais vous ne la ferez jamais avaler à personne. Disons plutôt que vous avez manqué de pot. Moi, j'écoperai sept jours pour ivresse et tapage nocturne. Pour vous, ce sera perpète, peut-être même la corde. Il n'y a pas un juge dans tout le Texas qui ne filerait pas le maxi à un membre du Gang du Garrot.

— Quand cesserez-vous de m'asticoter, dit Sam d'un ton courroucé.

— Quand vous cesserez de me raconter vos salades. Votre bande n'a-t-elle pas attaqué la National Bank, et n'avez-vous pas été désarçonné alors que vous tentiez de prendre la fuite ?

La lumière commençait à se faire dans l'esprit de Moreland : il avait eu le tort de se trouver sur les lieux au moment du braquage d'une banque ; le Gang du Garrot opérait toujours nuitamment. Dans l'obscurité, des citoyens furieux, l'avaient pris pour l'un des bandits. Dire qu'il avait cru que Dame Fortune s'était enfin faite son alliée, après cette lucrative partie de poker à San Antone... Il avait bradé sa montre pour cinq dollars et s'était assis à la table. Quand le jeu s'était terminé, au lever du soleil, il était ressorti du saloon, les poches bourrées d'aigles d'or. Il avait aussitôt mis le cap sur Cottonwood, le bourg le plus proche, dans l'intention de s'équiper de neuf. Résultat !...

CHAPITRE II

Pendant ce temps, de l'autre côté de la porté ferrée, une autre conférence à deux suivait son cours. Affalé sur son bureau couvert de brûlures de cigarettes, Mark Richter, le shérif, ressemblait étonnamment à un gros aigle déplumé et grisonnant, avec son crâne chauve, son nez interminable et son cou décharné. Ses yeux pâles, renfoncés dans leurs orbites, brillaient de satisfaction. Près de lui, tassé sur sa chaise, le *deputy* Tod Carson, mégot pendant au coin des lèvres, subissait, résigné, les propos de son chef. Mastoc, une face bovine inexpressive, les pommettes saillantes, de petits yeux injectés. Plus de muscle que de cervelle. Ses principales fonctions consistaient à s'occuper des ivrognes et à tenir lieu de public au vieux shérif lorsque celui-ci – un intarissable bavard – évoquait ses souvenirs.

— Quelle bonne aubaine pour moi ! disait précisément ce dernier en tirant sur le tuyau de sa pipe en épi de maïs noircie. Voilà qui va clore le bec à ceux qui prétendent que Mark Richter est en perte de vitesse. Le Gang du Garrot s'est joué de tous les shérifs de l'État, à l'exclusion de moi.

Cette vieille baderne a simplement eu de la veine, songea Carson, morose. Si la femme du banquier n'était pas sortie pour aller tenir compagnie à sa sœur malade, et si elle n'était pas rentrée chez elle vers minuit, jamais Richter n'aurait su que le gang était en ville. Trouvant son mari absent du logis, elle avait ameuté le quartier. D'une voix traînante, il s'enquit :

— Qu'est-ce que ce gang a donc de spécial ?

— Si vous appreniez à lire et que vous vous teniez au courant de ce qui se passe dans le secteur, vous me seriez infiniment plus utile, rétorqua le shérif avec humeur. Cette bande est la pire meute de loups qui ait jamais infesté le Texas. Je m'étais toujours laissé dire qu'ils n'étaient que quatre, mais il apparaît clairement aujourd'hui qu'il y a un cinquième larron. Ils n'ont pas cessé de sévir d'un bout à l'autre de l'État, en usant d'une méthode bien à eux. Ils pillent, étranglent, et cependant pas un seul d'entre eux n'orne encore un avis de recherche.

— Comment se fait-il ? demanda Carson en s'efforçant de paraître intéressé.

— Ils ne laissent jamais de témoins. Leur système opérationnel,

comme disent les gars de Pinkerton, est simple. Ils inspectent une ville, repèrent le domicile du directeur de la banque, s'y introduisent en catimini après la tombée de la nuit, harponnent le pauvre type, comme ce fut le cas pour George Meredith. Ils l'entraînent avec eux, rondement, lui font ouvrir l'établissement, vident le coffre, étranglent le malheureux à l'aide d'une lanière de cuir – le garrot – puis mettent les bouts. Le seul fait de penser à eux doit donner des cauchemars aux banquiers.

— Je suppose que Meredith n'aura plus jamais de cauchemars, dit Carson d'un air absent, en se demandant anxieusement quand il pourrait enfin s'esquiver pour aller s'en jeter un, vite fait, à l'*Alamo*.

— En tout cas, ces fumiers n'ont pas réussi leur coup à Cottonwood, reprit Richter d'un ton de suffisance, en secouant les cendres de son brûle-gueule.

— Ils ont dévalisé la banque. Vous n'appellez pas ça réussir ?

— Auriez-vous oublié le prisonnier ? C'est une bleussaille, il ne devrait pas tarder à s'allonger. Quand il crachera le morceau, nous aurons le gang, et probablement aussi le butin.

— Pour sûr ! acquiesça le *deputy* en s'agitant nerveusement sur son siège. Ça vous ferait rien que j'aille faire un tour, patron ? Une certaine affaire m'appelle dans le bas de la ville.

— Ce qui vous appelle, c'est le tord-boyau ! riposta Richter d'une voix cassante. Non, pas question ! Allez plutôt chercher le type qu'on a emballé. Il doit être maintenant en état de nous faire des révélations.

*

* *

La lourde porte donnant accès au bloc cellulaire grinça sur ses gonds, et les deux prisonniers tournèrent la tête. Le robuste adjoint, d'un pas lourd, se dirigea vers la cellule de Moreland. Il prit l'une des clefs maintenues par un anneau de métal, l'inséra dans la serrure, ouvrit la grille toute grande.

— Magnez-vous ! grogna-t-il, visiblement de fort méchante humeur.

Sam se leva de son banc, et tout se mit à tourner. Titubant comme un homme ivre, il se raccrocha au policier. Le poing du *deputy* partit, cueillant le prisonnier chancelant à la pointe de la mâchoire. Moreland s'effondra, tel un bœuf tué d'un coup de merlin, et resta allongé sur le dos, inerte, les yeux clos. Sa blessure au cuir chevelu s'était rouverte, et pissait le sang qui tachait sa tignasse couleur rouille.

— Vous seriez mieux à votre place dans un abattoir, Carson, déclara l'autre captif en guise de commentaire.

Pendu aux barreaux de sa cellule, il cracha, d'un air suprêmement dégoûté.

— Ferme ta gueule, si tu ne veux pas que je te passe à tabac, grommela le *deputy*. Ce salaud me résistait, non ?

De sa botte, il poussa le pauvre Moreland inconscient, puis l'empoignant par son foulard, le traîna, indifférent, au long du corridor.

Lorsqu'il poussa la porte, Richter explosa en imprécations :

— Triple idiot ! Une fois mort, ce gars-là ne sera plus d'aucune utilité !

— L'est pas mort ! maugréa Carson en lâchant sa victime qui tomba sur le plancher avec un bruit sourd. Je l'ai simplement assommé. Légitime défense.

— Assommé ! Vous l'avez vraisemblablement tué ! rugit le shérif, fou de colère. — D'un bond, il se leva, traversa la pièce, mit un genou au sol et prit le pouls de Sam. — Remmenez-le ! Et cessez désormais vos brutalités ! S'il passe l'arme à gauche, vous me rendrez votre insigne. Je commence à en avoir marre que vous rossiez les prisonniers !

Tout en marmonnant des protestations, le balourd se pencha, jeta sur son épaule le captif toujours privé de connaissance, comme s'il se fût agi d'un vulgaire sac d'avoine, puis sortit à grands pas du bureau.

*

* *

Lorsque Moreland reprit conscience, la prison était plongée dans l'obscurité. Le cerveau encore embrumé, il demeura allongé, un long moment, à regarder clignoter les étoiles, dans un pan de ciel qu'encadrait une petite fenêtre percée haut dans le mur d'adobe. Puis, brusquement, le souvenir des brutalités du *deputy* jaillit en son esprit, et, de rage, il serra les dents. Plus aucun doute maintenant : on l'avait catalogué. Il était l'un des membres du Gang du Garrot... Et comment prouver son innocence ? Qui se porterait garant d'un pauvre cow-boy errant ? Et qui se soucierait qu'il se balance au bout d'une corde ? S'évader ? Il n'en avait même pas la force. Les portes eussent-elles été grandes ouvertes, qu'il n'eût pas même pu les franchir en chancelant...

Il sombra, finalement, dans un sommeil agité...

*

* *

Le cliquetis d'une clé l'éveilla. Il s'assit au bord du lit de camp, cilla des yeux. Un rai de soleil, telle une lance, fusait par la lucarne, dans la noirceur de la cellule. Planté devant les barreaux, un homme

mûr au crâne chauve, dont le gilet défait s'ornait d'une étoile de shérif, le fixait d'un œil indifférent. La brute épaisse – l'adjoint – ouvrait la grille. Dans la cellule voisine, l'ivrogne ronflait toujours.

— Grouillez-vous ! grogna le *deputy*.

Sam lança ses jambes par-dessus la couchette, prudemment se mit debout. La tête ne lui tournait plus, mais sa blessure au crâne lui causait une cuisante douleur, et il avait l'impression que sa mâchoire allait se décrocher d'un instant à l'autre.

Il se dirigea vers la grille, sortit. Avant qu'il n'ait eu le temps de réaliser l'intention de son garde-chiourme, Carson lui prit les deux bras par derrière, et le shérif, dextrement, lui passa les menottes. La grosse patte du *deputy* s'abattit sur son épaule, et il se sentit propulsé au long du corridor.

L'épaisse porte passée, il se retrouva dans le bureau. Des avis de recherche couvraient l'un des murs, des ceinturons supportant des revolvers pendaient à des patères, chacun muni d'une étiquette. Quelques chaises, et, sous une fenêtre, un antique bureau à cylindre.

L'adjoint pilota Sam vers le centre de la pièce, puis, tandis que le shérif se laissait choir sur sa chaise, alla, crevant visiblement d'ennui, refermer la porte, à laquelle il s'adossa.

— Eh bien, fit Richter d'une voix grinçante, êtes-vous maintenant disposé à parler ?

— Parler de quoi ?

— Peut-être que je devrais lui rafraîchir la mémoire, grogna Carson.

— La ferme ! rétorqua le shérif qui grillait d'impatience.

Il se tourna vers le prisonnier, lui conseilla sèchement :

— Cessez de bluffer, *mister*. Vous êtes à notre merci. Rencardez-nous sur vos potes, vous sauverez votre peau. Obstinez-vous dans votre mutisme, et vous gigoterez au bout d'une corde, aussi sûr que deux et deux font quatre.

— Vous faites erreur, protesta le prisonnier. Il ne s'agit là que d'un malheureux concours de circonstances. J'ai eu le tort de faire mon entrée dans cette ville au moment même où l'on y commettait un hold-up. Je me suis hâté de tourner bride, mais mon cheval, atteint d'une balle, s'est abattu. Quand je me suis réveillé, je me suis retrouvé au trou.

— Voilà donc votre version ! fit Richter en se renfrognant. Eh bien, je vais vous prouver, moi, que vous êtes un menteur, et cela sans plus tarder. – Il ouvrit l'un des tiroirs de son bureau, en sortit une boîte en carton, d'où il fit couler une cascade de pièces. – Six cent vingt dollars en or, quarante-sept en argent. Puisés dans le coffre de la banque. Vos copains ont raflé beaucoup plus.

— J'ai gagné cet argent en jouant au poker.

— Et ça, vous l'avez également gagné au poker ? s'écria le shérif en produisant une lanière de cuir qu'il agita d'un air dégoûté comme s'il se fût agi d'un serpent mort.

— Non ! répliqua Moreland en ébauchant un sourire. Je me sers de ce genre d'article pour rafistoler mes affaires. J'en ai d'autres dans mes sacoches.

— Vous n'auriez pas, par hasard, utilisé l'une d'elles, la nuit dernière, pour étrangler George Meredith, le directeur de la banque ?

— Vous vous croyez peut-être drôle !

— Les habitants de Cottonwood, eux, sont loin de trouver cela drôle ! rétorqua Richter d'un ton mordant. — Il rangea soigneusement la lanière, puis, au bout d'un moment passé à observer le prisonnier : — L'or coule de vos poches, et pourtant vous prétendez que ces lanières vous servent à réparer votre équipement. Dites-moi, trouvez-vous cela logique ?

— J'ai gagné ce fric voilà à peine quarante-huit heures.

— Allons ! Cessons de jouer au chat et à la souris, voulez-vous ! — Richter radoucit le ton, pour se montrer plus persuasif. — Vous appartenez au Gang du Garrot, vous participez au hold-up, vous étranglez le banquier. Cela, vous le savez, et nous le savons. Soyez raisonnable, donnez-nous vos complices, avouez tout, et peut-être, je dis bien peut-être, que je vous faciliterai les choses. — De nouveau, sa voix se durcit : — Mais si vous vous obstinez, je vous promets la corde !

— *Mister*, répondit Sam d'un ton las, tout ce que je vous ai dit est vrai comme parole d'évangile. Vous faites fausse route.

Le shérif haussa les épaules.

— Réfléchissez bien, dit-il en se levant. Vous n'avez rien à gagner en jouant au petit soldat. — Puis, à l'adresse de son adjoint : — Bouclez-le ! Je vais prendre mon *breakfast*. Mais si vous l'amochez de nouveau, je vous retire votre badge !

Une vive appréhension, mêlée d'un non moins vif sentiment d'impuissance, étreignit le cœur de Sam tandis que le shérif gagnait à grandes enjambées la sortie et que le *deputy* musclé se plantait devant lui, une lueur de satisfaction anticipée dans les yeux. Il avait déjà eu un avant-goût des méthodes qu'employait la brute, et cela ne l'enchantait guère d'être laissé à sa merci. Surtout handicapé comme il l'était par les menottes.

La porte se referma, et Carson aussitôt s'avança, en serrant des poings gros comme des jambons.

— À présent, fini de jouer, grogna-t-il. Tu vas parler ou devrai-je te cuisiner pour te faire passer aux aveux ?

— Je n'ai rien à avouer.

— Il se peut que je connaisse le moyen de te faire changer d'avis, dit le *deputy* en arborant un sourire épanoui.

En proie à un désespoir croissant, le prisonnier surveilla la lente approche de son geôlier. Parvenu à bonne portée, celui-ci lança une droite destinée à la mâchoire déjà fortement endommagée du pauvre Sam. Se jetant vivement de côté, Sam réussit à esquiver le direct et il décocha un furieux coup de pied à l'aine du policier, qui se plia en deux, tel un couteau de poche, avec un grognement de souffrance. Puis il bondit en avant, doigts des deux mains entrecroisés, dans un cliquetis de bracelets, qu'il abattit, comme une cognée, sur la nuque du costaud. Carson s'affaissa, telle une outre crevée.

Pensif, Moreland regardait l'énorme masse qui se tortillait à ses pieds. « Je devrais l'écraser sous mes bottes », songeait-il. Mais, sans qu'il sût se l'expliquer, il ne pouvait se résoudre à achever un homme réduit à l'impuissance. Il recula, en proie à un cruel dilemme. S'il s'enfuyait, ses menottes le trahiraient immanquablement. On l'appréhenderait avant qu'il n'ait eu le temps de faire vingt pas dans la rue. Et s'il restait là à attendre que l'autre se fût relevé, ce dernier ne se ferait pas faute de le réduire en bouillie.

Carson mit un terme aux affres de sa conscience en reprenant – au ralenti – la position verticale. En dardant sur lui de petits yeux venimeux, il s'empara d'une chaise, s'avança d'un pas traînant, puis brusquement l'abattit, visant son crâne. Sam se baissa, leva les bras pour parer le coup. La chaise se fracassa sur son épaule gauche, et il vacilla, tomba à genoux. Aussitôt le *deputy*, fou furieux, se rua sur lui, écumant, sacrant, l'accablant d'une grêle de coups de pied. Roulant sur le flanc, Moreland tentait désespérément de protéger son visage. Il heurta l'un des murs, songea : « C'est la fin, ce flic cinglé va m'achever... »

CHAPITRE III

Un cri aigu lui perça les tympans, et la punition cessa subitement. Il discerna, dans une brume écarlate, une jeune fille, dans l'encadrement de la porte, qui le contemplait avec des yeux agrandis par l'horreur. Serveuse de son état, comme l'indiquaient le tablier et la coiffe blanche, elle portait un plateau recouvert d'une serviette. De taille bien prise, elle avait des cheveux noir de jais relevés en chignon, un visage taché de son, le nez mutin, des lèvres charnues. Elle respirait la santé, et c'était comme si une brise fraîche venait de s'engouffrer dans la pièce pour purifier l'atmosphère viciée qui y régnait.

Puis, à l'épouvante dans ses yeux gris succéda une flamboyante indignation.

— Espèce de lâche ! Brute immonde ! explosa-t-elle, en foudroyant du regard le gros policier.

Celui-ci, proférant un juron, s'élança aussitôt vers elle. Sans l'ombre d'une hésitation, elle lui lança le plateau à la figure. Le visage ruisselant de café brûlant, la chemise tout éclaboussée de gruaux, il recula, tandis que verres et assiettes se fracassaient sur le plancher. Ramassant la serviette, la jeune fille s'agenouilla à côté du prisonnier, entreprit d'essuyer son visage ensanglanté.

Au même moment, le shérif entra, d'un pas décidé. Et brusquement il s'arrêta, à la vue du spectacle qui s'offrait à ses yeux.

— Je constate, Tod, que vous avez une fois de plus désobéi à mes ordres !

Le *deputy* se renfroigna, mais ne desserra pas les dents.

Carson prit un ton cassant :

— Posez votre insigne sur le bureau et fichez-moi le camp d'ici !

— Et ne remettez plus jamais les pieds au restaurant ! intervint la fille d'une voix acerbe. — Elle se releva. — Je vais chercher Doc Harvey. Ce garçon est grièvement blessé.

— C'est un tueur !

— Est-ce une raison pour le torturer ?

Elle sortit du bureau en faisant claquer ses talons. *Tip-tap, tip-tap*... Rageuse...

Les semaines qui suivirent parurent à Sam Moreland un interminable cauchemar. Certes, les brutalités avaient cessé, mais il avait du mal à admettre, en arpentant sa cellule au plancher de terre battue, qu'on l'eût inculpé de meurtre et de vol à main armée. Il essayait de se persuader qu'il avait attrapé un coup de soleil, que son cerveau était dérangé, et qu'il finirait bien par se réveiller, soulagé de constater que tout ceci n'avait été que le fruit de son imagination. Il n'avait plus revu la serveuse ; en fait il ne voyait jamais personne, à l'exception de quelque poivrot jeté dans l'une des cellules pour une nuit, et du nouvel adjoint qui lui apportait ses repas.

Tous ses doutes furent dissipés pourtant quand arriva le jour du jugement. Voûté sur une chaise dans la salle du tribunal comble, fers aux pieds et menottes aux poignets, il entendit formuler, envahi par une accablante détresse, les graves présomptions qui pesaient sur lui – sa fuite, l'or et la lanière de cuir trouvés en sa possession – et qui s'alliaient à merveille pour façonner un nœud coulant.

La sentence ne fut toutefois que l'emprisonnement à vie.

Tous s'accordèrent pour dire qu'il n'avait échappé au gibet que parce que les policiers conservaient l'espoir qu'il finirait par craquer et par révéler l'identité des quatre membres du gang qui couraient encore.

En temps voulu, il fut transféré aux *Walls*, le vieux et sinistre pénitencier de Huntsville aux tours grises, où il rejoignit la sombre communauté des morts vivants.

Relégué derrière les hautes murailles, ayant sombré dans l'apathie la plus complète, il eut dès lors tout le temps de réfléchir. Un seul moyen s'offrait à lui de prouver son innocence : obtenir le témoignage de l'un des membres du Gang du Garrot. L'idée cependant semblait extravagante. Comment, condamné aux travaux forcés à perpétuité, aurait-il pu se lancer sur la piste d'une bande de redoutables criminels ? Même libre, quelle chance aurait-il eu de réussir là où avaient échoué toutes les polices de l'État ? Et pourtant le désir de se disculper devint bientôt chez lui une idée fixe.

L'on s'évadait parfois de Huntsville, du moins essayait-on. De temps à autre, un prisonnier, plus audacieux que les autres, ou plus désespéré, « faisait le mur » et se perdait dans la nature. Si d'autres réussissaient, alors pourquoi pas lui ? Il guetterait l'occasion propice, qui – quelque chose le lui disait – finirait bien, un jour, par se présenter.

Renaissant à l'espoir, il commença à s'intéresser vivement à son environnement, accumulant les renseignements susceptibles de lui servir le moment venu. Il y avait au pénitencier des tas de fortes têtes,

des fauteurs de troubles qui passaient la majeure partie de leur temps au mitard, et que surveillaient de près des gardiens armés de massues. En revanche, les « bien notés » ne se voyaient astreints qu'aux moins pénibles corvées, et bénéficiaient d'une relative liberté. Aussi Moreland se fixa-t-il pour but l'appartenance à cette dernière catégorie.

Les semaines, les mois, les années s'écoulèrent sans que se fût présentée l'occasion ardemment souhaitée. Moreland, pourtant, continuait d'observer et d'attendre. Prisonnier modèle, il jouissait maintenant d'un statut privilégié : il était en effet devenu membre de l'équipe de lutte contre l'incendie. Tâche de tout repos, en dehors des exercices de routine.

Près de cinq longues années avaient passé quand, une nuit, Sam fut tiré de son sommeil par le tintement de la cloche d'alarme. Lorsqu'il sortit, une âcre odeur de brûlé assaillit ses narines ; la fumée s'échappait en spirales des fenêtres ouvertes du bâtiment de pierre et d'adobe qui abritait la fabrique de matelas de la prison.

Les deux pompes à main entrèrent en action, mais très vite il apparut que le sinistre ne pourrait être maîtrisé. Le feu, de toute évidence, couvait déjà depuis des heures et des douzaines de matelas terminés étaient entreposés dans la fabrique, ainsi que des tonnes de matériaux inflammables.

Une épaisse fumée enveloppait maintenant la cour de la prison et les flammes commençaient à lécher le toit du bâtiment. Une immense clameur s'éleva, poussée à pleine gorge par des centaines de forçats pendus aux grilles de leurs cellules. Puis les portes du pénitencier s'ouvrirent pour laisser pénétrer l'escouade des pompiers de la ville. À peine s'étaient-ils mis à l'œuvre que la toiture de la fabrique s'effondrait dans un grondement sourd. Suffoqués par la fumée, pris sous une pluie d'étincelles, les soldats du feu reculèrent.

Haletant, les yeux rougis, la gorge sèche, Moreland, qui battait en retraite avec eux, buta soudain contre le corps d'un pompier de Huntsville et tomba. L'homme gisait, inerte, les yeux clos, terrassé par les gaz. Sam se releva.

L'inspiration avait jailli. C'était là l'occasion ou jamais !

Rapidement, il jeta un regard alentour. Un désordre indescriptible régnait dans la cour ensevelie sous un linceul de fumée. Des hommes, tels des spectres, couraient en tous sens. À la clameur en provenance des cellules faisait écho le rugissement des flammes. Seul à ne pas avoir quitté son poste, l'un de ceux qui actionnaient une pompe s'employait à arroser les murs des bâtiments adjacents.

Sam, prestement, procéda à un échange de vêtements avec le pompier inconscient. La fumée s'épaississait encore plus, les fenêtres de la fabrique en feu découpaient leurs rectangles écarlates, au-dessus

du toit les flammes montaient haut, se tordaient, s'enroulaient en spirales.

Les yeux larmoyants, les sourcils roussis, Moreland s'approcha au pas de course de l'un des deux gardes armés en faction devant la grille d'entrée grande ouverte.

— Je file chercher un toubib, lança-t-il d'une voix rauque. Trois de nos gars sont déjà à moitié asphyxiés.

La sentinelle se borna à approuver d'un signe de tête, et Sam, d'un bond, franchit la sortie. Il adopta un pas vif, inhalant l'air frais avec gratitude, stupéfait de la facilité avec laquelle s'était opérée son évasion. Il avait, depuis des années, rêvé de s'échapper des *Walls*, mais jamais l'idée ne l'avait effleuré qu'il ait pu en sortir par la porte.

Vagues dans la nuit, des maisons de bois s'estompaient, devant lesquelles étaient plantés de petits groupes de citadins, le regard tourné vers le pénitencier surmonté d'un épais nuage rougeoyant. Jamais, songea Sam, ils ne maîtriseront l'incendie avant que la fabrique de matelas ne soit réduite aux quatre murs. La chance aidant, plusieurs heures s'écouleront avant que l'on ne s'aperçoive de ma disparition.

Parvenu à la hauteur d'un saloon brillamment éclairé, il palpa les pièces de monnaie au fond d'une des poches de son pantalon d'emprunt, et réprima l'envie d'entrer pour prendre un verre – un verre désiré depuis cinq ans. Par les fenêtres il voyait des hommes accoudés au comptoir, d'autres occupés à jouer au poker. Les portes battantes s'ouvrirent brusquement, un cow-boy sortit, qui visiblement tenait une bonne cuite. De toute évidence en quête d'un toit, il contourna l'angle du bâtiment et s'engagea en titubant dans la ruelle adjacente.

Moreland le suivit, sur la pointe des pieds. Il le rattrapa, cria :

— Hé !

Gauchement, l'autre se retourna, et Sam lui allongea une puissante droite à la mâchoire. Avec un grognement, le malheureux s'affala à la renverse et demeura inerte.

— Désolé, mon vieux ! murmura Moreland, mais je n'ai pas le choix...

Pour la seconde fois cette nuit-là il changea de tenue.

Quelques minutes plus tard, ayant regagné la grand-rue, il s'arrêtait pour procéder à un bref examen des lieux environnants. Après quoi, sans se hâter, il se dirigea vers la barre d'attache et défit les rênes d'un cheval noir élancé. Sans bruit, il l'entraîna à l'écart des lumières du saloon. Il vérifia les sangles, ajusta les étriers, puis se mit en selle. Le noir tenta bien de regimber un peu, mais Sam eut tôt fait de le calmer, constatant avec une intense satisfaction que, malgré toutes ces années de captivité, il n'avait pas perdu la main. Au petit

trot, il guida sa monture vers la sortie de la ville. Dame Fortune, décidément, paraissait vouloir se racheter de ses injustices passées.

CHAPITRE IV

Le soleil était déjà haut dans le ciel quand un cavalier couvert de poussière, monté sur un cheval noir, traversa dans une gerbe d'éclaboussures le léthargique Rio Grande. Près d'une semaine s'était écoulée depuis que Sam Moreland avait réussi son évasion, une semaine au cours de laquelle, on s'en doute, il n'avait pas amusé le terrain, évitant les villages, mangeant un morceau sur le pouce dans des ranches isolés. Jamais les colons ne refusaient un repas à un homme dépourvu de ressources, et la plupart d'entre eux n'avaient jamais eu l'occasion de voir un avis de recherche. Poussant régulièrement vers le sud-ouest, le fugitif s'était dirigé vers la frontière où il serait à l'abri des poursuites et n'aurait plus à craindre les mandats d'arrêt. Et il avait finalement atteint son but.

Vues de la rive américaine, avec leurs *vigas* en saillie auxquelles pendaient des chapelets de *chilis* écarlates, les adobes de San Dorcas, serrées l'une contre l'autre telles des gélinottes dodues, ne paraissaient pas dépourvues d'un certain charme rustique. Lorsqu'on en approchait, pourtant, l'illusion se dissipait vite.

Se frayant un chemin entre des huttes de terre, Moreland déboucha sur ce qui pouvait à la rigueur passer pour une *plaza*. Il arrêta sa monture, fit aller ses regards à la ronde, plissant les yeux contre l'éclat aveuglant du soleil, parvint à la conclusion que San Dorcas n'avait vraiment rien d'attrayant, hormis le fait qu'elle offrait un refuge à ceux qui, comme lui, fuyaient la police des États-Unis. Des porcs étiques, des roquets efflanqués fouillaient dans des tas d'immondices, des poulets squelettiques picoraient autour des maisons. Des mioches nus et bronzés faisaient la culbute dans la poussière, tandis que des femmes flétries vêtues d'amples *camisas* et de courtes jupes rouges s'affairaient près des feux sous les *ramadas* de broussailles. Des *peones* en pantalons de coton sales, le visage bistré ombragé par d'immenses chapeaux de paille, tiraient leur flemme dans les coins d'ombre. Ça et là un busard noir lissait ses plumes sur une *viga*. Un relent putride imprégnait l'atmosphère – une odeur de décomposition.

À l'autre bout de la *plaza*, devant une adobe croulante aux murs badigeonnés à la chaux, des chevaux de selle chassaient de la queue

des nuées de mouches importunes. Moreland s'y dirigea, lut l'inscription sur une enseigne dont la peinture s'écaillait : *LA CASA BLANCA* – la maison blanche. Il attacha son cheval et entra dans la *cantina*.

Sur le seuil il fit halte, momentanément frappé de cécité à la suite de la brusque transition de l'éclat aveuglant du soleil à la lumière tamisée filtrant par les petites fenêtres carrées. Une fois ses yeux accoutumés à la pénombre, il scruta du regard la pièce à plafond bas. Un comptoir en bois occupait l'arrière, auprès duquel un groupe de *vaqueros* – visage basané, écharpes écarlates, bottes munies d'éperons aux molettes imposantes – jacassaient en gesticulant. Assis à de petites tables – le contraste était saisissant – quelques Yaquis au masque hermétique dorlotaient leur verre dans leurs mains en mâchonnant une cigarette d'un air absent. Ces visages taillés à la serpe, ces vêtements empoussiérés, cette méfiance dans les yeux coupés en amande... Une belle collection de *lobos*, songea Moreland. Tous en cavale, condamnés à pourrir dans ce *pueblo* puant...

Il traversa la salle, demanda une bière, puis, bouteille en main, s'approcha d'un cow-boy assis seul à une table d'angle. L'expression du quidam était rien moins qu'avenante, mais Sam avait besoin de renseignements et la seule façon de les obtenir était de poser des questions.

— Salut ! fit-il d'un ton affable en s'installant en face de lui.

L'autre hocha la tête d'un air qui n'engageait à rien, jaugeant le nouveau venu avec indifférence. Courtaud, sec, le visage parcheminé, en lame de couteau. Ses cheveux poivre et sel frisottaient sous le *sombrero* à bord roulé, une cigarette pendait au coin des lèvres minces. Sam remarqua que l'étui à revolver était fixé à la cuisse par une lanière de cuir. « Encore un virtuose de la gâchette », songea-t-il en repoussant son Stetson sur la nuque. Il but une gorgée de bière tiède, puisa dans ses poches son tabac et ses feuilles.

— Plutôt calme dans le secteur, dit-il pour lier conversation.

— Boothill est encore bien plus calme, rétorqua le *gunman* d'une voix sourde, presque douce. D'où venez-vous ?

— Huntsville.

Une lueur d'amusement traversa les yeux du brigand.

— Vous en portez encore la marque.

— Plaît-il ? fit Moreland, intrigué.

— Vos cheveux. C'est la coupe locale.

Sam réalisa, et il se demanda combien d'autres avaient remarqué ce « détail ». Au pénitencier, la « boule à zéro » était de rigueur. Ses cheveux, qui commençaient à repousser, formaient maintenant une sorte de tapis-brosse.

— Ainsi, vous avez fait le mur, reprit l'autre d'un air rêveur.

Que comptez-vous faire maintenant ? Moisir ici ?

— Je n'ai pas sauté le mur, je suis sorti par la grande porte. Et j'ai l'intention de me joindre au Gang du Garrot.

Les traits burinés du *gunman* se plissèrent en un simulacre de sourire.

— Vous avez quatre ans de retard, l'ami. La bande s'est fait coffrer pendant que vous étiez en cabane.

— Bon sang de bonsoir ! murmura Moreland. – Il lui semblait tout bonnement impossible que le plan qu'il avait mûri des années durant, à savoir retrouver la bande, la livrer à la police et se blanchir du même coup, ne fut plus qu'un vain rêve. – Vous en êtes vraiment sûr ? s'enquit-il.

De nouveau, une lueur ironique traversa le regard du bandit.

— C'est à Myberg que les choses ont mal tourné pour eux. Buckskin O'Brien a reçu une balle dans le genou pendant qu'ils prenaient la tangente. Les flics ont épinglé Buckskin, et celui-ci a craché le morceau pour échapper à la potence. Il a révélé que c'était Swore Dutch, le chef, qui se chargeait personnellement d'étrangler les gêneurs. Je présume que les autres ont tout laissé tomber et qu'ils ont fichu le camp du Texas. Avec ce qu'ils ont raflé, ils ont de quoi voir venir...

— Et le Buckskin en question, est-il toujours dans le secteur ?

— Ce dégonflé a écopé cinq ans, il ne devrait pas tarder à sortir. À ce qu'on raconte, le gars était aussi furieux qu'une squaw saoule contre ses collègues. Il les accuse de l'avoir lâché froidement alors qu'il tentait de leur sauver la mise. Sans compter qu'il n'a jamais touché un seul dollar de la cagnotte. Il a juré que lorsqu'il sortirait, il traquerait Dutch jusqu'aux portes de l'enfer pour lui demander des comptes.

— Le Mexique est vaste, objecta Moreland en digérant toutes ces informations.

— Le Mexique, mon œil ! Je parierais ma selle qu'ils se sont réfugiés au Roost.

— Le Roost ?

— Culver County, Territoire de l'Arizona. La meilleure planque dans tous les États pour un type en cavale. Ça se situe à l'ouest des Chiricahuas. Le coin est joli comme une carte postale, à ce qu'on dit. Si le gars se tient peinard, on ne lui pose pas de questions. – Le *gunman* écrasa son mégot, repoussa sa chaise et se leva. – Peut-être que j'irai là-bas moi-même, un de ces jours. Au plaisir !

Une fois seul, Moreland demeura assis, à ruminer sa déconvenue. Quatre ans trop tard, songeait-il sans joie. La bande s'était disloquée moins d'un an après sa propre incarcération, réduisant de ce fait à néant son unique chance de se disculper d'une

double accusation de meurtre et d'attaque à main armée. Même si Buckskin avait nié le connaître, les policiers avaient sans doute pensé que le bandit avait cherché à couvrir un copain.

Puis, au bout d'un long moment, il renaquit à l'espoir. Trois membres du gang étaient en liberté, et leurs têtes étaient mises à prix. Oui... mais comment les identifier puisqu'il ne les avait jamais vus face à face ? Pas question de s'introduire dans le bureau d'un shérif pour examiner les avis de recherche !

Il se décida brusquement, se leva. Mieux valait tenter sa chance au Roost que de rester à croupir dans ce *pueblo* puant. Une fois en Arizona, il ouvrirait les yeux, et les oreilles. Si Dutch et ses complices se terraient dans le secteur, il finirait bien par flairer leur piste. C'était un coup de dés, certes, mais qu'avait-il à perdre ?

CHAPITRE V

Sitôt arrivé à Mustang – siège du comté de Culver, Territoire de l'Arizona, – Sam Moreland mit le cap sur l'unique saloon de la ville. Longue et harassante s'était avérée la piste sinueuse menant des plaines vers les contreforts des Chiricahuas. Vu l'heure matinale, le *Wagon Wheel* était désert, à part le barman ventru et deux vieux de la vieille aux tempes agrémentées de favoris qui poussaient en silence leurs pions sur un damier.

— Un bourbon ! lança Moreland.

Le mastroquet fit glisser bouteille et verre sur le comptoir.

— De passage ? s'enquit-il en contemplant les habits poussiéreux du nouveau venu.

— Possible que je reste, rétorqua le Texan. Le coin me paraît tranquille.

— Pour être tranquille, c'est tranquille, admit le barman. Le grand événement de la saison, c'est la nouvelle serveuse qui vient de débarquer au patelin. Joli petit lot, soit dit en passant ! Pour sûr que les affaires vont reprendre au *Good Eats*... – Puis, sans transition : – Entendu dire que le shérif pourrait employer un *deputy*.

Moreland grimaça un sourire.

— Je ne suis pas certain d'être très qualifié...

— Jim Robinson sera peut-être d'un avis différent. Ici, voyez-vous, on ne demande pas le pedigree des gens. Vous trouverez Jim de l'autre côté de la place.

Tout en sirotant son verre, Moreland réfléchissait à cette perspective imprévue. Son bourbon achevé, il jeta une pièce sur le comptoir, gagna la sortie.

— Allez voir Jim ! cria le barman derrière lui.

Sous le porche, Sam s'arrêta pour rouler une cigarette. Mustang ne répondait aucunement à l'idée qu'il s'en était faite. Cette petite bourgade léthargique lui semblait être à l'antipode d'un repaire de hors-la-loi. À la différence des villes d'élevage qu'il connaissait, il ne voyait ici ni la traditionnelle Grand-Rue... ni la moindre rue digne de ce nom. Des bâtiments de bois, avec, pour la plupart, des toits de tôle ondulée, entouraient un carré de terrain nu, vaguement semblable à la plaza des *pueblos* mexicains. Du côté où il se trouvait s'alignaient les

boutiques, peinture écaillée, porche affaissé, murs en planches fissurés. Sur sa droite, le *General Store* aurait pu passer pour une écurie. Plus loin, séparée par une étroite venelle, la boutique du barbier, qu'annonçait son enseigne striée. Au-delà encore, la boucherie.

À sa gauche, il voyait les fenêtres embuées d'une gargote, que flanquait le *Mustang Hotel*, un long bâtiment de bois. Puis un magasin vide aux ouvertures sommairement condamnées par des planches.

Côté nord, l'écurie de louage étalait sa masse laide et grise, tandis que se dressait, au sud, l'unique édifice imposant de la ville, le palais de justice du comté de Culver, une construction d'adobe et de bois à deux étages percée d'étroites fenêtres.

Tout cela écrasé, éclipsé, par le grandiose panorama qui se déroulait à l'est, sculpté par un million d'années de volcanisme : les Chiricahuas qui dressaient vers l'azur leurs hauts pics couronnés de nuages.

Ce n'était pas toutefois le paysage qui retenait présentement l'attention de Moreland, mais la cabane en rondins isolée à l'autre bout de la place dont il parvint, en plissant les yeux, à déchiffrer l'enseigne : BUREAU DU SHÉRIF. Un homme d'aspect massif était assis, parfaitement immobile, sur une chaise au dossier incliné vers le mur. Fixé à sa chemise ombre, un insigne métallique luisait au soleil.

Le shérif... songea Sam. Le shérif a besoin d'un adjoint. Et il ne pose pas de questions... J'ai moi-même besoin de fric, et il me faut un boulot... Il ne put s'empêcher de sourire à l'idée d'épauler la loi. Et pourtant quel meilleur moyen de rechercher les membres en fuite du Gang du Garrot ? Avec une pareille couverture, il pourrait fureter tout à loisir. Il hésitait cependant, incapable d'oublier qu'il était « en cavale », repris par la peur instinctive de l'homme traqué.

Écrasant son mégot sous son talon, il détacha son cheval, l'enfourcha et entreprit de traverser la place au petit trot.

À mesure qu'il se rapprochait, son inquiétude croissait. Avec ses cheveux coupés court, sa moustache à la gauloise, ses lèvres minces serrées sur le tuyau de sa bouffarde telles les mâchoires d'un piège à ours, ce flic, décidément, n'avait pas l'air d'un enfant de chœur. Lorsqu'il leva la tête, le Texan plongea son regard dans les yeux les plus gris et les plus froids qu'il lui eût jamais été donné de voir. Un vieux loup, sans doute, aspirant au calme, mais dont les crocs devaient encore être fort redoutables.

Moreland mit pied à terre, observa un moment le policier avec méfiance avant de s'enhardir :

— Le tenancier du saloon prétend que vous cherchez un *deputy*...

Le shérif le toisa, sans cesser de tirer sur sa pipe, puis s'enquit

finalement :

— D'où venez-vous ?

— Texas.

— Motif de l'inculpation ? – Voyant son interlocuteur s'apprêter à protester, il se hâta de lever une main. – Inutile de vous faire du mouron ! Je me fiche des antécédents des gens... dans la mesure où ils se tiennent à carreau tant qu'ils sont dans ma circonscription. Le job vaut soixante-quinze dollars par mois.

— Ça me va, fit Sam.

— Dans ce cas, allez mettre votre canasson à l'écurie, derrière. Pendant ce temps, je vais essayer de dégoter un insigne. Vous prêterez serment plus tard.

Le tour était joué ! Moins d'une heure après son arrivée à Mustang, Moreland se retrouvait – à sa grande stupéfaction – porteur d'un badge de *deputy sheriff*...

D'excellente humeur, il alla retenir une chambre à l'hôtel et monta. Campé devant la glace au cadre doré défraîchi accrochée au-dessus du lavabo de la pièce exiguë, il contempla l'étoile épinglée sur sa chemise. Dorénavant, il pouvait circuler à la ronde et examiner les dossiers de tous les forbans qui avaient cherché refuge dans le comté de Culver. Si la chance continuait de lui sourire, il avait de bonnes raisons d'espérer pouvoir se blanchir, voire récolter une ou deux des primes de cinq mille dollars offertes par la Wells Fargo pour la capture des membres de l'insaisissable Gang du Garrot.

Succédant à l'excitation, une sensation de vide sous sa ceinture vint lui rappeler qu'il n'avait pas mangé depuis le lever du soleil. Après avoir lustré son insigne du revers de la manche, il planta son chapeau sur son crâne et redescendit.

Midi sonnait lorsqu'il écarta le rideau-portière souillé par les mouches du *Good Eats* dont Ed Sayers était le propriétaire. L'établissement était désert. Il accrocha son chapeau à la patère puis alla s'installer sur l'un des tabourets ronds disposés le long du comptoir.

Une fille bien tournée, aux cheveux noir de jais, sortit de derrière une cloison ménagée dans le fond de la salle. Sam l'apprécia en connaisseur, puis eut subitement le sentiment de l'avoir déjà rencontrée quelque part. Le sourcil froncé, il observait ce minois mutin, lâché de son, s'efforçant de situer la mâtime. Elle soutint son regard, puis baissa les yeux vers l'étoile dont s'ornait sa chemise.

— Eh bien, fit-elle d'un ton sarcastique, ce doit être le temps des miracles. N'avez-vous pas été condamné à la prison à vie à Cottonwood, dans notre bon vieux Texas ?

Il se souvint alors – le gros *deputy* le rossant à coups de botte dans le bureau du shérif de Cottonwood... un cri... l'apparition de la

serveuse dans l'encadrement de la porte... la chaude lueur de sympathie dans ses grands yeux gris alors qu'elle tamponnait son visage ensanglanté...

— C'est donc vous ! fit-il en souriant. Ma foi, cela tombe bien, car je n'avais jamais eu l'occasion de vous remercier. J'ai bien l'impression que vous m'avez sauvé la vie.

— Je ne suis pas certaine que cela en valait la peine, répliqua-t-elle d'un petit air détaché. Ils auraient sans doute mieux fait de vous pendre. Je suppose que vous vous êtes évadé de la prison... — Elle ajouta, avec un haussement d'épaules : — Presque tous les vauriens finissent par échouer ici tôt ou tard.

— Écoutez ! plaïda-t-il. J'étais innocent. Je ne faisais que...

— C'est ce qu'ils disent tous, l'interrompit-elle d'un air blasé. Épargnez votre salive... dites-moi plutôt ce que vous prenez.

Un peu plus tard, elle posait avec brusquerie sur sa table une assiette garnie d'un steak encore grésillant accompagné d'oignons et de pommes de terre frites. Elle lui servit le café, puis s'éloigna à grands pas.

Une fois seul, Moreland attaqua son steak, mais sans qu'il sût très bien pourquoi, son bel appétit s'était envolé. Il ne parvenait pas à détacher ses pensées de la serveuse et de l'aversion qu'il avait vue dans ses yeux gris.

Finalement, il repoussa son assiette vide, alluma une cigarette et se mit à contempler d'un air morne la *plaza* inondée de soleil. Son regard s'alluma lorsqu'une jeune fille passa nonchalamment devant la fenêtre, des livres dans le creux de son bras. Svelte comme un saule, elle portait une stricte tenue sombre – jupe longue et corsage montant – qui ne nuisait en rien à sa grâce alanguie. Le visage pâle, à l'ovale parfait, le nez droit, la bouche légèrement dédaigneuse, cet air altier... Sam pensa que, de sa vie, il n'avait vu personne plus séduisante.

Il était dans un tel état d'extase qu'il ne s'aperçut pas que la serveuse venait de faire sa réapparition.

— Les yeux vous sortent de la tête, observa-t-elle avec aigreur.

Moreland exhala un profond soupir et se retourna.

— Cette fille est assurément un spectacle qui réjouit le regard.

— Et elle le sait ! La Belle de Mustang !

— Qui diable est-ce donc ?

— Phyllis Robinson, la fille du shérif, notre maîtresse d'école, répliqua-t-elle d'un ton cassant. Autrement dit, l'Impératrice.

— Vous n'avez pas l'air de la porter dans votre cœur ?

La serveuse fit entendre un reniflement de mépris.

— Pour cette vamp prétentieuse, je ne suis que de la crotte. Tout ce qui l'intéresse, c'est de collectionner les scalps. Elle aura le

vôtre !

— Vous ne seriez pas un brin jalouse ?

Elle releva la tête d'un air dédaigneux et, sans lui répondre, regagna la cuisine.

CHAPITRE VI

Affalés sur leurs chaises renversées en arrière devant le poste de police, le shérif Robinson et son nouvel adjoint s'adonnaient à leur occupation coutumière : le farniente.

Si cette inaction paraissait convenir au shérif, Moreland, en revanche, et bien qu'il n'occupât ses fonctions que depuis moins d'une semaine, se sentait gagné par une impatience croissante. Il ajouta un mégot de plus à ceux qui jonchaient le sol autour de lui, bâilla à se décrocher la mâchoire et changea nerveusement de position sur son siège.

Robinson, inlassablement, tirait de petites bouffées de sa pipe en racine de bruyère, aussi impassible que l'Indien en bois sculpté qui sert d'enseigne aux débits de tabac. Sam puisa dans ses poches ses feuilles et sa blague, entreprit avec lassitude de confectionner une nouvelle cigarette. Devant eux, à l'autre bout de la place, Mustang s'étirait, sereine et endormie, sous un soleil de plomb, semblable à ce qu'elle était hier, à ce qu'elle serait demain, et vraisemblablement chaque jour que Dieu ferait jusqu'à la fin des Temps.

— Bon sang, dit enfin Moreland, il ne se passe donc jamais rien dans ce secteur ?

— Vous auriez tort de vous en plaindre, Sam, rétorqua Robinson d'un ton de reproche. Un shérif n'a-t-il pas mission de maintenir l'ordre ? Ce comté est probablement le plus paisible de tout l'Arizona, et c'est ce que souhaitent les gens, sinon pourquoi me rééliraient-ils aussi invariablement que le soleil se lève ? Prenez le comté de Lennox, par exemple. Là-bas, le vieux shérif Lanker doit s'entourer d'une bonne douzaine d'adjoints, tandis qu'il m'en suffit d'un seul. Lanker déplore en moyenne une fusillade par semaine ; nous n'avons pas eu un meurtre depuis une éternité. Indiquez-moi une autre ville des États-Unis qui puisse se passer de prison.

Pour une fois, le shérif était d'humeur loquace, songea Moreland en acquiesçant de mauvaise grâce :

— Je suppose que vous avez su les habituer au harnais.

— Il est dit dans la Bible : « Pardonne et tu seras pardonné », enchaîna Robinson d'une voix solennelle. Lorsqu'un homme entre dans le comté de Culver, ses fautes lui sont pardonnées. Il aura le sort

qu'il mérite lorsqu'il franchira les Portes d'Or et que saint Pierre fera le compte de ses méfaits dans le Grand Livre. Quant à moi, son dossier ne me concerne pas. Comme disait un pasteur que j'ai connu : « Le passé est mort, oublions le passé. » – Il secoua les cendres de sa pipe. – Pourquoi diable rouspétez-vous ? Vous aimez tellement les embêtements ?

— Non, mais à force de rester assis sur cette chaise, je commence à avoir mal aux fesses.

— Vous préféreriez peut-être vous les écorcher sur une selle, avec une patrouille à vos trousses ? rétorqua le shérif d'un ton mordant.

— Ma foi non.

— Dans ce cas, mettez-la en veilleuse.

Moreland jugea préférable d'en rester là : inutile d'agacer Robinson. Selon les histoires qui circulaient, cet homme était de la dynamite, malgré ses dehors flegmatiques.

Rêveur, le *deputy* tout frais promu conclut à part soi que son chef était un personnage impénétrable. Il fallait incontestablement inscrire à son crédit le fait que ce comté ignorait le crime, bien qu'il abritât plus de coupe-jarrets en rupture de ban que tout le reste du territoire. Ainsi que l'avait déclaré le *gunman* de San Dorcas, c'était ici le paradis des hors-la-loi.

Un soir où les affaires tournaient au ralenti, Baldy, le barman ventru du *Wagon Wheel*, lui avait expliqué comment Robinson, avec le concours actif de la population, traitait les fonctionnaires chargés de l'application de la loi et les chasseurs de primes. Il les accueillait invariablement avec une politesse glacée. S'il s'agissait d'un policier, il examinait attentivement l'avis de recherche que lui présentait celui-ci, déclarait gravement qu'il ne connaissait personne répondant à ce signalement et invitait le flic à se débrouiller tout seul. Rapidement alerté, le gibier avait tôt fait de se perdre dans le dédale inextricable de gorges et de ravins qui entouraient Mustang. Le limier poursuivait d'ordinaire ses recherches durant deux ou trois jours, avant de repartir, la queue entre les jambes.

Les chasseurs de primes, quant à eux, se voyaient réserver un traitement quelque peu différent, comme il convenait à de vils coyotes pourchassant des hommes pour le prix du sang. On leur rappelait, de diverses manières, qu'ils se trouvaient en territoire hostile. Leurs chevaux cassaient mystérieusement leurs rênes et disparaissaient, à moins que des gratterons glissés sous la selle n'incitassent l'animal à de frénétiques cabrioles. Le sel s'insinuait dans le sucrier verseur, au *Good Eats*, et le prix d'un bourbon pouvait atteindre un dollar. Si tout cela ne suffisait pas, l'indésirable trouvait un crotale lové dans son lit, à l'hôtel. La plupart comprenaient le sens du message et filaient sans

demander leur reste.

J'aurai intérêt à regarder où je pose le pied, si jamais je parviens à repérer les membres du Gang du Garrot, se dit Moreland au terme de ses méditations. Autrement, je risque fort de bénéficier de la même thérapeutique.

D'ici là, il semblait bien qu'il fût voué à passer ses journées le derrière sur une chaise...

*

* *

Il n'était pas loin de midi quand l'étranger arriva, gris de la poussière de la piste, monté sur un cheval couleur gris souris. Les deux policiers le jaugèrent d'un œil professionnel tandis qu'il traversait la place au petit trot, les sabots de sa monture soulevant de petits nuages de poussière qui retombaient lentement. Moreland présuma que de nombreuses paires d'yeux suivaient également sa progression, car nul ne passait inaperçu à Mustang, et les autochtones n'auraient pas de cesse qu'ils n'eussent établi son identité.

Sec, les joues creuses mangées de barbe, une frange de cheveux noirs dépassant de son *sombrero* cabossé, l'inconnu portait un pantalon de velours noir côtelé, une chemise en tartan sous un gilet agrémenté d'un foulard d'un rouge passé négligemment noué autour du cou. Il se tenait bien droit en selle, à la manière d'un soldat de cavalerie.

Il guida son cheval vers l'auge du saloon, et lui permit de boire un peu avant de l'attacher à la barre. Puis lentement, d'un pas raide, il se dirigea vers la porte battante, la poussa, et disparut à l'intérieur.

Sam avait remarqué qu'il boitait et que son étui à revolver était élimé sur le côté gauche... et fixé sur la cuisse par une lanière de cuir.

— Un bandit armé... Je parierais qu'il a servi dans la Cavalerie de l'Oncle Sam.

Le shérif opina du chef, sans émettre aucun commentaire.

— Réformé, peut-être... ajouta Moreland qui cherchait une explication à l'infirmité de l'étranger.

— Peut-être ! fit Robinson avec un haussement d'épaules indifférent. Mais plus vraisemblablement en cavale. Je m'occuperai de lui – plus tard. – Sur ces mots, il tapota le fourneau de sa pipe contre le pied de sa chaise et se leva. – Je vais faire un tour à la maison. La serrure de la porte est bloquée, j'ai promis à ma fille de la réparer.

Moreland le regarda contourner d'un pas lourd l'angle de la baraque, puis se remit à surveiller le saloon, d'un air distrait. Le nouvel arrivant reparut, se remit en selle et gagna l'écurie de louage. Peu après il en ressortait, ses sacoches sur l'épaule, et s'acheminait vers l'hôtel.

Sûrement pas un chevalier de la cloche, décida le *deputy*, sinon

il aurait dormi sur la paille de l'écurie.

Il s'assoupit alors, et sommeilla quelque temps, avant de se réveiller en sursaut. Il consulta sa grosse montre en argent. Bientôt l'heure de la sortie de l'école...

Il se leva en hâte, traversa la place au sol tassé par les sabots des chevaux, puis s'engagea dans une ruelle débouchant sur un terrain vague couvert de broussailles. Il suivit une sente sinueuse, dépassa quelques baraquements au toit de tôle ondulée, puis arriva en vue d'une petite école de forme carrée, surmontée par un clocher et peinte en un rouge que le soleil avait fané. Devant la grille de la cour, il s'accroupit sur ses talons, grilla une cigarette...

Peu après, la porte s'ouvrait à la volée. Une douzaine de gosses en jaillit, qui passèrent en trombe devant lui. Il sourit et se redressa, regarda Phyllis Robinson verrouiller l'huis avant de descendre, dignement, les marches de bois.

Le *deputy* de fraîche date ne pouvait nier qu'il s'était entiché de l'institutrice, bel et bien. Mais la fascinante miss était une allumeuse, experte dans l'art de décontenancer ses nombreux admirateurs. Dès le début, elle lui avait bien fait comprendre qu'elle n'avait nullement l'intention de se marier, obligée qu'elle était de tenir le ménage de son veuf de père.

— Hello, Phyllis ! cria-t-il en se portant à sa rencontre. Encore une bonne journée de faite !

— Hello, Sam ! répondit-elle avec un sourire de commande.

Il la rejoignit, annonça :

— Un étranger vient d'arriver en ville.

— Vraiment !

— Et votre père est en train de réparer votre serrure.

— Réparer... quoi ? fit-elle en rivant sur lui un regard pénétrant.

— Votre serrure n'est-elle pas détraquée ?

— Oh !... si !

— Il n'est question que de cela à Mustang, railla-t-il.

Mais la jeune fille semblait préoccupée. Aussi n'échangèrent-ils que de brèves paroles en longeant le sentier qui serpentait entre les fourrés.

Lorsque Moreland eut raccompagné chez elle Miss Robinson, l'idée lui vint qu'il rendrait peut-être service au père de cette dernière en allant s'informer, à sa place, des intentions de l'étranger.

Il orienta donc ses pas vers l'hôtel.

Poussant doucement la porte vitrée, il pénétra dans le hall au long duquel s'alignaient des rocking-chairs fatigués, flanqués chacun d'un crachoir en cuivre rutilant. À la réception, Mrs. Larcombe, la tenancière, étalait ses formes généreuses dans un robuste fauteuil.

Nullement handicapée par sa rotondité, « Boule de Suif » – comme l'avait surnommée Phyllis – assumait les fonctions de femme de ménage, de chambrière et de buandière... sans que jamais elle manquât un bal pour autant. Ses yeux, deux boutons de guêtre noirs, étaient profondément renfoncés dans une face de lune, et bien qu'elle fût éternellement d'humeur grincheuse, il n'y avait pas de meilleure poire pour les tapeurs.

Sans se hâter, Moreland s'approcha du bureau, salua de la tête la grosse dame occupée à tricoter, et, tournant vers lui le registre en lambeaux, déchiffra la dernière inscription : *Mike Heckel, Texas*.

— Le dénommé Heckel vous a-t-il dit ce qui l'amenait à Mustang ? s'enquit-il.

— Je n'ai pas pour habitude de fourrer mon nez dans les affaires d'autrui, répliqua Mrs Larcombe. Mais j'ai dans l'idée qu'il cherche quelqu'un.

— Encore une canaille de chasseur de primes, grommela le *deputy*.

— Dans ce cas-là, nos gars le soigneront comme à l'accoutumée, répliqua-t-elle avec un petit air réjoui.

— Où est-il en ce moment ?

— Dans sa chambre, en train de dormir, je suppose. Il m'a paru flapi.

— Ah ! fit Moreland, et il étouffa un bâillement.

*

* *

N'ayant rien de mieux à faire que de tuer le temps, Moreland arpentait le trottoir en songeant que cette foutue serrure devait donner bien du fil à retordre à Robinson, étant donné qu'il n'avait pas revu le shérif depuis midi.

Il s'arrêta devant la porte du saloon, jeta un coup d'œil à l'intérieur. La sourde rumeur de conversations chuchotées lui parvint. Un vrai cimetière, songea-t-il, vaguement amusé. Cet étranger, décidément, tient nos gens en haleine...

Près du poêle qui trônait au centre de la salle, les deux anciens aux tempes ornées de rouflaquettes poussaient silencieusement leurs pions sur le damier. Parmi les quelques clients qui se tenaient au comptoir, il remarqua « Bigfoot » Sanders, le propriétaire sec et ridé de l'écurie de louage, et Al Jarvis, le boucher, un gros lourdaud sympathique. Seul à une table, près de l'une des fenêtres, le juge de paix Jonathan Whitestone, un ex-comptable accusé de détournement de fonds, sirotait ses deux doigts de bourbon habituels avec la dignité empesée qui convenait à sa charge.

Puis le *deputy* concentra toute son attention sur le personnage

responsable de cette atmosphère de mystère, lequel, on ne peut plus seul à l'autre bout du bar, caressait dans ses mains un verre de bourbon. Il savait que déjà l'étranger l'avait repéré dans la glace de l'arrière-comptoir. Tout en lui dénotait le « dur », depuis le visage taillé à coups de serpe et fendu par deux lèvres minces, jusqu'à l'étui du revolver attaché sur la cuisse. Moreland, brusquement, ne put résister à l'envie de l'aborder pour lui demander ce qu'il était venu faire à Mustang. Ce type n'était sûrement pas de la police, car il n'eût pas manqué, dans ce cas, de faire un saut au bureau...

CHAPITRE VII

Le silence se fit brusquement lorsqu'il poussa la porte battante et traversa la salle dans un tintement d'éperons, en sachant que, dans la glace du bar, le *gunman* suivait chacun de ses mouvements. Il l'aborda, s'enquit d'une voix traînante :

— Vous resterez longtemps dans le secteur, *mister* ?

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ? rétorqua l'autre d'une voix sépulcrale.

Moreland désigna l'étoile qui ornait sa chemise.

— C'est l'usage ici de prendre des renseignements sur le compte des étrangers.

— Je prendrai le large dès que j'aurai réglé une petite affaire avec un salaud doublé d'un froussard, répondit l'inconnu d'un ton grinçant.

— La vendetta, hein ?

— Disons plutôt une explication.

Un dur... un dur de dur, songea Moreland. Froid comme le marbre, mais probablement capable de dégainer avec la vitesse de l'éclair et pressé de venger une offense dans le sang. Comment Robinson aurait-il procédé ? Il ne pouvait tout de même pas chasser ce type de la ville en raison de ses intentions et d'ailleurs tout le portait à croire que s'il essayait, le gars le descendrait avant qu'il n'ait eu lui-même le temps de sortir son pétard de l'étui.

Il réalisait, face à cette première menace de sérieux ennuis, à quel point il était gauche et inexpérimenté. Il prit son ton le plus rogue pour lancer son avertissement :

— Nous ne tolérons pas les fusillades dans le comté de Culver, enfoncez-vous bien cela dans le crâne. Si vous voulez coucher à Boothill, il vous suffit de sortir votre feu.

L'étranger parut réfléchir en buvant à longs traits au verre qu'il tenait dans sa main droite, tandis que la gauche planait au-dessus de l'étui de son revolver. Une lueur d'ironie brillait dans ses yeux noirs.

— Vous croyez-vous capable de me donner un ticket pour Boothill ? demanda-t-il enfin.

— Peut-être !

L'autre se contenta de cracher... et attendit la suite.

Moreland hésitait, sachant que toute l'assistance muette attendait qu'il relevât le défi. Il serra le poing, puis le rouvrit : il y avait de fortes chances pour qu'il ne fût pas assez rapide pour empêcher le type de dégainer. Le plomb volerait, et ce serait lui, Moreland, qui aurait déclenché la première bagarre qu'ait connue Mustang depuis des années. Il imaginait le courroux de Robinson... Il n'était, par ailleurs, aucunement habilité à se mêler de cette affaire, le shérif lui ayant dit qu'il s'en chargerait en personne. S'il ne perdait pas la vie, il perdrait à coup sûr son badge.

Restons-en là, décida-t-il. J'ai fait mon boulot, je l'ai mis en garde. Sa décision prise, sans rien ajouter, il pivota sur un talon et se faufila entre les tables en direction de la sortie, se faisant l'effet d'un chien à la queue duquel on aurait attaché une casserole, et sachant que tout le monde penserait qu'il avait reculé devant la menace d'un revolver. Il s'était tout bonnement couvert de ridicule...

De fort méchante humeur, il s'achemina d'un pas las vers l'hôtel. Lui qui avait soif d'action depuis des semaines, il s'était dérobé quand l'occasion s'était offerte. Quand l'histoire se répandrait, les gens en feraient des gorges chaudes d'un bout à l'autre du comté...

Il entra comme une tornade dans sa chambre, alluma la lampe à pétrole posée sur la commode branlante, puis retira ses bottes, lança son chapeau dans un coin et accrocha son ceinturon à une patère. Écœuré, il s'affala sur le lit, souffla la lampe. Quelques instants plus tard, il somnait dans le sommeil...

Il fut réveillé par des doigts osseux plantés dans son épaule. Il se dressa sur son séant, lézarda en clignant des yeux la lanterne qui pendait au bras de Bigfoot Sanders.

— Grouillez-vous, fit Sanders. Quelqu'un a refroidi le type que vous avez accosté au saloon.

— Vous voulez dire qu'il... est mort ? dit Moreland, la gorge nouée.

— On ne peut plus mort. Il est étalé dans la ruelle à côté du *General Store*.

À la suite de Bigfoot, Sam descendit, puis traversa le hall qu'éclairait faiblement une applique en veilleuse. La ville dormait, baignant dans la pâle lumière argentée que jetait un mince croissant de lune.

À grands pas, les deux hommes suivirent le trottoir, puis s'arrêtèrent à l'entrée de l'étroite venelle séparant le saloon du *General Store*. Silencieux, un petit groupe contemplait une forme inerte, entièrement plongée dans l'ombre, à l'exception des bottes.

S'emparant de la lanterne de Sanders, Moreland se pencha sur le corps. Heckel gisait sur le dos, la bouche grande ouverte, les traits déformés, la main droite mollement refermée sur la crosse en noyer de

son revolver à demi sorti de l'étui. Ni sang, ni blessure apparente... Perplexe, le *deputy* se courba plus encore, finit par discerner la profonde strie rouge qui entourait la gorge du trépassé.

— Bon Dieu ! s'exclama-t-il. Ce type a été étranglé !

— Allons donc ! fit Sanders.

— Foutue façon de tuer un homme, reprit Sam en se raclant la gorge.

— Seul un lâche a pu faire une chose pareille, dit Bigfoot.

Le silence retomba. La lanterne à la main, Moreland hésitait, point de mire d'une demi-douzaine de paires d'yeux. Il représentait la loi ; ces hommes attendaient qu'il passât à l'action. Mais que diable était-il censé faire ?

— Je suppose qu'on ferait mieux de prévenir le shérif, dit-il enfin d'un air penaud.

— Nous l'attendons, fit quelqu'un. Al Jarvis est allé le chercher.

Un tambourinement de pas sur les planches du trottoir ébranla la quiétude de la nuit, puis Robinson parut dans le cercle lumineux de la lanterne, Al Jarvis sur ses talons.

Le shérif jeta un rapide regard à l'entour, salua de la tête son adjoint, puis mit un genou en terre à côté du cadavre. Éclairé par Moreland, il examina soigneusement le corps, puis retirant le 45 des doigts flasques, se mit en devoir d'éjecter les cartouches.

— Cinq balles, fit-il. La sixième alvéole est vide. J'en conclus que notre gaillard n'a jamais eu une chance de tirer.

Empochant les cartouches, il tendit l'arme à Moreland, puis retourna le corps et considéra la nuque du mort. Sam nota que la strie rouge s'achevait derrière chaque oreille.

— L'agresseur est venu par derrière, reprit Robinson. Et il a étranglé le gars à l'aide d'une cordelette, ou peut-être une lanière de cuir.

— Un crime dégueulasse ! commenta Sanders d'une voix grinçante.

— Mais discret, repartit Robinson d'un ton traînant. Un coup de feu n'aurait pas manqué d'ameuter toute la ville. — Il se redressa, promena ses regards à la ronde. — Des témoins ?

— C'est Al et moi qui l'avons trouvé, dit Sanders. Nous sortions du saloon et rentrions chez nous. Al a trébuché sur ses bottes.

— Vous n'avez vu personne rôder dans le coin ?

— Non.

— Je présume que personne ne connaissait le gars ?

Nouveau silence. Puis Moreland intervint :

— Il s'appelle Heckel. En provenance du Texas. J'ai vérifié sur le registre de l'hôtel.

Robinson se grattait le menton, le regard fixé sur le macchabée.

— Le putois qui a fait cela sera pendu, décréta-t-il d'un ton farouche. Il n'a pas pu quitter la ville.

— Très juste, acquiesça Sanders en lorgnant de biais le *deputy*.

— Eh bien, je vais explorer les poches de la victime, annonça le shérif en s'agenouillant à nouveau.

Un pitoyable petit tas se forma à côté du cadavre : une blague à tabac, un carnet de feuilles de papier à cigarettes, quelques cigares d'une marque infecte, un porte-monnaie avachi, un couteau pliant, quelques pièces d'argent. Et rien d'autre.

Robinson dénoua le foulard rouge de la victime et s'en servit pour envelopper les quelques objets récupérés, puis fourra le paquet dans une de ses poches. Déjà les spectateurs avaient commencé à s'éloigner.

Le shérif se releva.

— Portez ce type à l'écurie, dit-il à l'adresse de Moreland. Pendant ce temps, je vais jeter un coup d'œil dans sa chambre. Vous me rejoindrez au bureau.

Il s'en fut à grandes enjambées, et le bruit de ses pas, qui sonnaient creux sur le trottoir, s'estompa rapidement.

— J'ai besoin d'un coup de main, dit Moreland.

Jarvis s'avança, crocha ses doigts boudinés sous les aisselles du mort, cependant que Sam prenait les jambes. Lentement, ils descendirent la ruelle en direction d'une ancienne écurie sise derrière le *General Store*, qui faisait office à la fois de morgue et de prison pour les poivrots.

Son colis déposé, Moreland traversa d'un pas lourd la place baignée de lune, précédé par son ombre démesurément allongée, ayant encore de la peine à réaliser que, tandis qu'il dormait, un homme avait été assassiné, sans bruit, sans pitié, à deux pas de sa chambre d'hôtel.

Il entra dans le bureau du shérif, alluma la lampe suspendue au plafond, puis se laissa choir sur une chaise. Rare était le mobilier : une table qui servait de bureau et trois chaises ; au fond, un poêle pansu ; une étagère garnie de revolvers et de fusils marqués chacun d'une étiquette ; contre l'un des murs, une vieille commode en chêne qui tenait lieu de fourre-tout.

D'un air absent, le *deputy* entreprit de rouler une cigarette, sans parvenir à détacher ses pensées du meurtre. Un duel à la loyale pouvait, à la rigueur, exercer une sorte de fascination, mais ce crime silencieux lui glaçait les sangs. Heckel avait affirmé être venu à Mustang pour une « explication ». L'on pouvait donc raisonnablement penser que celui qu'il recherchait l'avait suivi furtivement lorsqu'il avait quitté le saloon. La trachée-artère bloquée par la lanière de cuir, Heckel n'avait jamais eu une chance de donner sa mesure. Sanders

l'avait bien dit : c'était là un crime « dégueulasse ».

Sam se redressa. Le shérif venait d'entrer, les sacoches du mort sur l'épaule. Il les posa sur la table, tira une chaise à soi. Puis il dénoua le foulard rouge dans lequel il avait enveloppé les quelques objets ayant appartenu à la victime et les étala sur la table.

Estimant que seul le porte-monnaie pouvait leur fournir un indice quelconque, Sam regarda attentivement tandis que Robinson en extrayait le contenu : un acte de vente en lambeaux pour le cheval gris, une mince liasse de billets, de vingt dollars pour la plupart. Mais rien d'autre.

Le shérif remballa le tout dans le foulard, jeta le paquet sur l'étagère. Puis il se tourna face à son adjoint, sortit sa blague, bourra sa pipe et l'alluma.

— À présent, dit-il les yeux rivés sur Sam, dites-moi ce que vous savez. Tout ce que vous savez.

— C'est assez peu, en vérité. Il venait du Texas. Il voulait s'expliquer avec un salaud doublé d'un froussard, pour reprendre ses propres termes. Puis on l'a retrouvé mort dans la ruelle. Étranglé.

— Comment se fait-il que vous ayez eu une altercation avec lui au saloon ?

Moreland sursauta. Comment diable le shérif avait-il pu être aussi rapidement informé de l'incident ? L'un des clients présents dans la salle avait dû s'empresser d'aller tout moucharder. Décidément, peu de choses échappaient au vieux renard.

Il haussa les épaules.

— Il n'y avait vraiment pas de quoi en faire un plat. Je lui ai simplement demandé ce qu'il venait fiche en ville, puis l'ai prévenu de ne pas jouer du revolver.

— Et ensuite, il vous a défié, et vous avez battu en retraite.

Moreland rougit, sachant comment son comportement avait dû être interprété par les spectateurs.

— Le gars m'a paru un brin belliqueux, expliqua-t-il d'un air penaud. J'ai pensé à vous, et j'ai préféré éviter la casse.

— Il ne vous a pas dit le nom du type qu'il recherchait ?

— Non.

S'emparant de l'une des sacoches, le shérif l'ouvrit et en sortit une liasse d'avis de recherche. Certains étaient vieux et jaunis, d'autres dataient de l'année en cours. La plupart émanaient du Texas. Tous offraient une récompense pour l'arrestation du coupable ou des renseignements sur ses coordonnées.

Robinson étala les placards sur la table.

— Heckel n'était ni plus ni moins qu'un chasseur de primes. Il n'est venu à Mustang que pour encaisser le prix du sang.

— Ce n'est pas ainsi qu'il m'a présenté les choses.

— Peut-être avait-il une bonne raison. J'ai sélectionné l'une de ces affiches. Jetez-y donc un coup d'œil.

Robinson tira une feuille d'une des poches de son pantalon, la déplia et la tendit à son adjoint.

Moreland faillit suffoquer à la vue du visage ornant l'avis de recherche. Le sien... Abasourdi, il lut :

\$ 250 de RÉCOMPENSE

*seront payés à quiconque fournira des renseignements
susceptibles de conduire à la capture de Samuel Moreland,
ex-membre du Gang du Garrot, en fuite. Âge : 24 ans.
Taille : 1,80 m. Yeux bleus. Cheveux roux. Poids : 75 kgs.*

James Murray,
Directeur du Pénitencier de Huntsville, Texas.

Vous étiez donc en cheville avec le Gang du Garrot ! fit le shérif d'une voix calme qui n'augurait rien de bon.

— Certainement pas !

— Oseriez-vous prétendre que le directeur de Huntsville est un menteur ?

— Par Dieu, j'ai été victime d'un coup monté !

Robinson eut un rire bref.

— Tous les anciens détenus sont de petits agneaux, c'est connu... Heckel a été étranglé. Tout me porte à croire que vous êtes le coupable.

— Je jure que ce n'est pas moi qui ai refroidi ce type ! protesta le *deputy* avec véhémence.

— Voici le schéma de l'opération, reprit le shérif sans s'échauffer. Heckel est un chasseur de primes. Il vous reconnaît dans le saloon, et vous subodorez des complications. Alors vous allez vous cacher dans la ruelle, vous attendez que le gars sorte, puis vous lui sautez dessus et vous l'étranglez. Vous vous empressiez ensuite de regagner votre chambre. Selon l'avis de recherche, vous n'en êtes vraisemblablement pas à votre premier meurtre.

Paralysé, Moreland serra les dents. C'était la seconde fois qu'on l'accusait d'un crime dans lequel il n'avait pas trempé. Non qu'il en voulût au shérif : le mobile, l'occasion, tout le désignait comme le suspect numéro un. Protester de son innocence eût été gaspiller sa salive. Il ne convaincrat Robinson qu'en démasquant le vrai coupable. Lequel avait selon toute probabilité appartenu au Gang du Garrot et se trouvait encore dans le secteur.

La voix lasse du shérif vint mettre un terme à ses cogitations :

— Je vous laisse une chance, Sam. Sautez sur votre bourrin, et filez tout droit – jusqu'à ce que vous soyez sorti de ce comté.

CHAPITRE VIII

Débine-toi, songea Moreland, et nul n'aura plus aucun doute sur ta culpabilité. Comme à Cottonwood, tu porteras le chapeau, et l'assassin en profitera pour s'éclipser.

— Que vous me croyiez ou non, fit-il, ce n'est pas moi qui ai envoyé Heckel *ad patres*. Je ne savais même pas qu'il était porteur d'un avis de recherche me concernant.

Passé sur sa chaise, Robinson contemplait son adjoint, ses traits anguleux empreints de scepticisme.

— Laissez-moi au moins le temps de me retourner ! reprit Sam d'un ton suppliant.

— Je vous ai montré une porte de sortie, aboya le shérif, et vous avez le front de me demander des délais ! Bon sang, je devrais vous passer les menottes incontinent !

— Un peu de cœur, Jim ! Attendez jusqu'au lever du soleil. Que diable, ça n'est pas si loin !

Robinson se frotta le menton, puis, se levant :

— D'accord, dit-il. Je vais piquer un petit roupillon. Si vous êtes encore là quand je me pointerai au bureau, je vous arrête... pour meurtre !

Il sortit sur ces mots. Moreland écouta le crissement de ses bottes décroître dans la nuit, puis s'appliqua, lentement, à rouler une cigarette, s'efforçant d'apaiser le tumulte régnant en son esprit.

Tueur, songeait-il, maussade. Me voilà de nouveau catalogué comme tueur. Sans la moindre ombre d'alibi pour me disculper auprès d'un jury. Si Robinson s'était montré moins compréhensif, je serais, en ce moment même, sous les verrous. Une seule solution : découvrir l'assassin. Mais en un laps de temps de trois ou quatre heures, était-ce vraiment réalisable ?

Son regard se posa sur les avis de recherche que le shérif avait étalés sur la table. Un à un, il se mit en devoir de les passer au crible...

L'aube naissait lorsqu'il parvint au terme de son travail, et que la pâle lueur du jour, filtrant à travers les fenêtres, commença d'éclipser les rais jaunes de la lanterne d'écurie accrochée au-dessus de sa tête.

Il bâilla, rassembla les feuilles éparées. Quatre avis mis à part, pour solde de ses peines. Qui concernaient quatre hommes résidant dans la ville. Dont chacun pouvait avoir eu une raison de mettre un terme aux jours de l'étranger. Plus spécialement s'il avait appartenu au redouté Gang du Garrot...

Mais pour enquêter il fallait du temps – et le temps passait vite. D'ici une heure, le shérif serait de retour – muni d'une paire de menottes.

Sam repoussa sa chaise, se leva, d'un pas las gagna la sortie.

Mustang dormait encore. À l'autre bout de la place, les bâtisses se profilaient, estompées par les brumes de l'aurore. Moreland venait de poser son regard sur la disgracieuse structure de l'écurie de louage quand son attention fut brusquement attirée par un cavalier émergeant du gouffre noir de l'entrée. Il vit celui-ci prendre à l'ouest, en direction du pont de bois qui enjambait Gold Creek, l'impétueux torrent coulant à l'autre bout du village.

Il suivit l'homme des yeux, indistincte silhouette dans la pâle lumière, jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière les boutiques. Qui était-ce, et pourquoi s'esquivaient-il aussi furtivement, alors que les bons citoyens étaient encore plongés dans les bras de Morphée ? Le voyageur, d'ordinaire, attend l'heure d'ouverture de la taverne pour manger un casse-croûte avant de prendre la piste. Celui-là, en tout cas, n'était pas d'ici : personne, à Mustang, ne possédait un cheval pie.

Prenant une brusque décision, Moreland rentra, prit sur la table les quatre avis de recherche qu'il avait mis à part, et les fourra dans l'une des poches de son pantalon, puis, à grands pas, se dirigea vers l'écurie de louage.

Des planches disjointes grincèrent sous ses bottes lorsqu'il pénétra dans le vaste local obscur, les narines aussitôt assaillies par une forte odeur de cheval. Sur le côté, une cloison délimitait l'espace affecté au logement du propriétaire de l'écurie. La porte était fermée, Sam frappa, mais n'obtint pas de réponse. Tournant alors la poignée, il entra. La pâle lumière du jour naissant qui filtrait à travers le carré sale d'une fenêtre à guillotine lui révéla Ed Sanders étendu sur le dos sur un lit de camp poussé contre le mur du fond. Tout habillé, hormis les bottes, il dormait, selon toute apparence, profondément, et sa respiration sifflante s'échappait de ses lèvres entrouvertes.

Comme si elle eût été déclenchée par l'irruption du *deputy*, la sonnerie du réveille-matin posé sur une chaise se mit à vibrer en ferraillant. Le palefrenier grogna, chercha le réveil à tâtons et interrompit le timbre. Puis il se tourna sur le flanc.

— Hé ! Secouez-vous ! rugit Sam.

Sanders ouvrit les yeux et, se dressant sur son séant, contempla son visiteur en battant des paupières.

— Enfer et damnation ! grommela-t-il. Quelle mouche vous pique ?

— Qui est le type qui vient de partir à cheval il y a cinq minutes ?

— Pourquoi me demander ça à moi ? marmonna le loueur de chevaux en balançant ses jambes hors du lit. Je dormais, et quand je dors, j'ai le sommeil lourd.

— Inutile de chercher à me donner le change. Il est venu ici, je l'ai vu.

— Désolé, mais je ne peux rien vous dire.

— Vous avez bien logé un cheval pie hier soir ?

— Mais non !

— Le gars en question en montait un.

— Première nouvelle ! fit Sanders en se penchant pour lacer ses bottes.

Il ment, songea Sam, mais pourquoi ?

— Ed, dit-il en détachant ses mots, on a commis un crime hier soir. Vous n'avez sûrement pas oublié. Essayez-vous de couvrir quelqu'un, où êtes-vous simplement de mauvais poil ?

Sanders se leva, soutint un moment le regard du *deputy*, puis détourna les yeux.

— Je vous dis que je ne sais rien !

— Avez-vous trempé dans le meurtre de Heckel ?

— N'essayez pas de me coller ça sur le dos, Sam Moreland ! Je suis blanc comme neige, j'ai un alibi : Al Jarvis. D'ailleurs, il y a pas mal de gens qui pensent...

— Que c'est moi qui ai refroidi Heckel, acheva Moreland, les yeux étincelants de fureur. Et vous vous êtes fait un plaisir de jeter de l'huile sur le feu en allant raconter au shérif que je faisais semblant de dormir, tout habillé.

Il avait tiré au jugé, mais comprit qu'il avait fait mouche en voyant une lueur inquiète s'allumer dans le regard de Sanders :

— N'était-ce pas le cas ? bredouilla-t-il.

— Vous dormez bien avec vos fringues, êtes-vous un tueur pour autant ?

Sanders se grattait le menton, en se dandinant nerveusement d'une jambe sur l'autre. Comme il demeurerait muet, Sam enchaîna d'une voix mordante :

— Encore que vous ayez eu une excellente raison de vouloir supprimer Heckel !...

Ignorant la protestation qui se formait sur les lèvres du loueur de chevaux, il sortit d'un geste brusque les quatre avis de recherche, en choisit un et le lut tout haut :

— Deux cent cinquante dollars de récompense. Recherché –

pour meurtre. Jonas Secker. Taille : 1,67 m. Poids : 65 kgs. Cheveux gris ; yeux marron ; visage hâve ; grain de beauté sous l'œil gauche. Accusé d'avoir mortellement blessé à coups de couteau le dénommé John Hawker. Thomas Hall, shérif, Tucson, Territoire de l'Arizona.

Il poussa la feuille jaunie vers un Sanders qui rapetissait à vue d'œil.

— Eh bien, qu'avez-vous à dire ?

— Cela remonte au moins à six ou sept ans, balbutia le palefrenier. J'étais noir, le bâtard a sorti son flingue.

— Et vous lui avez ouvert le bide ! Et vous venez maintenant de commettre un nouveau crime !

— C'est faux ! Comment pouvais-je savoir que Heckel était possesseur de ce papelard ? D'ailleurs, j'ai un témoin ! Al Jarvis ne m'a pas quitté de la soirée. N'est-ce pas nous qui avons trouvé le macchab ? Allez voir Al, il confirmera mes dires.

— Il se pourrait très bien que vous soyez de mèche tous les deux, susurra Sam. Heckel détenait également un avis de recherche pour Jarvis.

— Vous êtes complètement sinoque, fit Sanders avec une grimace de dégoût.

— Alors, vous ne vous souvenez toujours pas de ce cheval pie ?

— Jamais eu de cheval pie dans cette écurie, déclara Sanders d'un ton péremptoire en gagnant la sortie.

Je n'en tirerai rien de plus, songea Sam. Le fait que Ed Sanders était recherché par la police était en soi sans portée pratique : la frimousse des trois quarts des citoyens de Mustang ornait probablement de semblables affichettes. Mais pourquoi le palefrenier cherchait-il à couvrir l'homme au cheval pie ? Un entretien avec Al Jarvis jetterait peut-être quelque lumière sur cette question.

Il faisait grand jour quand Moreland ressortit de l'écurie de louage. Il trouva Jarvis dans sa boucherie, vêtu seulement d'un pantalon et d'un gilet de corps, occupé à démembrer un bœuf. Avec sa large bouille éternellement souriante et sa grosse voix chantante, le costaud paraissait aussi inoffensif qu'un percheron. Mais l'habit ne fait pas le moine et Sam avait entendu dire que le boucher, un jour qu'il en avait un coup dans l'aile, avait, d'un seul coup de poing, fracassé la mâchoire d'un interlocuteur ayant eu le don de l'échauffer.

— Salut, Al ! fit-il en s'avançant dans la boutique.

— Salut, Sam ! répondit Jarvis de sa voix ronflante. — Couperet en main, il se retourna, essuya avec son tablier sale la sueur qui perlait sur son front. — Il va vous falloir du flair, à vous les limiers, pour dépister l'assassin.

— Jim m'a chargé de l'enquête. À ce propos, je voulais vous demander si Heckel avait parlé à quelqu'un après que j'aie quitté le

saloon.

— Il n'a pas dit un traître mot à qui que ce soit. Ce devait être le genre sauvage. Il a bu encore un ou deux verres, et puis il est parti.

— Et quand l'avez-vous revu ?

— Quand je me suis pris les pattes dans ses bottes. — Jarvis arbora un grand sourire. — Je dois avouer que j'étais un peu givré... Le gars était répandu dans la ruelle, et on n'y voyait goutte. Je me suis étalé cul par-dessus tête. Ed Sanders me file un coup de main pour me relever, et il me demande : « Qu'est-ce que c'est que ce poivrot ? » Là-dessus, il allume un de ses crapulos, et le voilà qui se met à hurler : « Ce mec est plus froid qu'une boîte de *corned beef*. » Je file alors chercher le shérif tandis que Ed monte dans votre chambre.

— C'est tout ce que vous savez ?

Jarvis contempla le *deputy* avec un air réjoui.

— Que voulez-vous que je sache de plus ?

— Heckel a été trouvé porteur d'un avis de recherche offrant cinq cents dollars pour votre arrestation. Il semblerait que vous soyez sous le coup d'un mandat d'arrêt pour meurtre, Al.

Une lueur de courroux dansa un instant dans les yeux du boucher, tel l'éclair de chaleur qui traverse un ciel orageux, puis s'éteignit tout aussi rapidement.

— Ils ont appelé cela un meurtre, Sam, répliqua-t-il d'une voix calme, mais je ne suis pas de leur avis. En ce temps-là, j'avais une femme, mignonne comme une poupée de porcelaine. Puis les gens se sont mis à jaser. Un soir, je rentre, plus tôt que de coutume. Je la trouve dans la piaule, en train de se faire sabrer par un cow-boy, une cloche. Je commence par gifler la garce, puis je m'occupe du fumier : je lui dévisse la tête jusqu'à ce que les os craquent. Après quoi, je prends la tangente. Et vous appelez ça un meurtre ? Moi, je dis que ce n'était que justice !

— Mais vous seriez prêt à tuer de nouveau pour échapper à la potence !

Le gros boucher secoua lentement la tête.

— Non, Sam, je suis incapable de faire du mal à une mouche.

— Sauf quand vous êtes en pétard ! Il a bien fallu que quelqu'un refroidisse Heckel.

— Pas moi ! Que diable, j'ai un témoin !

— Ouais... bien sûr ! Bigfoot Sanders... Vous n'auriez pas des fois mijoté ça ensemble ?

Il vit les doigts du boucher se raidir sur le manche du couperet, puis, non sans effort, Jarvis se domina.

— Sam, dit-il d'un ton sinistrement calme. Sam, vous feriez mieux de partir !

Sans rien ajouter, le *deputy* tourna les talons et s'en fut. Jarvis,

songeait-il, ne se comportait pas en coupable. Pour ce qui était de Sanders, par contre, il aurait juré que le loueur de chevaux n'avait pas la conscience tranquille.

CHAPITRE IX

Sur mes quatre suspects, j'en élimine deux, soliloquait Moreland au sortir de la boucherie. Mais à moins d'obtenir un nouveau sursis du shérif, je n'aurai jamais le temps de les contacter. Robinson était sans doute déjà installé au bureau. Mieux valait se caler les joues avant d'affronter le vieux lion. Admirable prétexte, au demeurant, pour différer l'entrevue... et son arrestation.

Il entra au *Good Eats*, se faufila jusqu'au tabouret le plus éloigné des clients qui se pressaient au comptoir. Il ne se sentait pas d'humeur sociable. D'après les bribes de conversation qui lui parvenaient, il comprit qu'un unique sujet était sur le tapis : le crime de la veille.

Il frappa sur le comptoir avec ses phalanges pour attirer l'attention de la serveuse qui ne perdait pas une miette de ce qui se disait.

— Des crêpes et du café ! cria-t-il lorsqu'elle daigna tourner la tête.

— N'est-ce pas affreux ! fit-elle en posant devant lui une pile de galettes fumantes. Cela s'est passé exactement comme pour...

— Comme pour le directeur de la banque de Cottonwood, acheva Sam avec raideur. Ce léger incident qui m'a valu d'être condamné à perpète. Vous voudriez aussi me coller ça sur le dos ?

Elle le regarda pensivement.

— Non, admit-elle. Vous ne ressemblez assurément pas à l'homme que j'ai aperçu.

— Vous avez aperçu qui, et quand ? s'enquit-il d'un ton brusque.

— Il était environ minuit quand j'ai ouvert ma fenêtre pour chasser un chat qui n'en finissait pas de miauler. J'ai vu un homme aux allures furtives sortir de la ruelle qui longe le saloon, puis il a disparu derrière le *General Store*.

— Et c'est dans cette ruelle que l'on a trouvé le corps ! s'exclama Moreland, tout excité.

— C'était peut-être l'assassin, acquiesça-t-elle. En train de déguerpir...

— Seriez-vous capable de le reconnaître ? s'enquit-il, fébrile.

Un témoin ! Quelle chance inespérée !... Mais il se dégrisa très

vite à la vue de la serveuse qui secouait la tête.

— Non, fit-elle. Il faisait sombre et le ciel était nuageux. Je n'ai guère vu plus qu'une ombre.

— Était-il petit, grand, gros, mince ? insista le *deputy*.

— Moins grand que vous...

— Ce qui ne nous avance guère, fit-il avec un brin d'irritation.

— Désolée, rétorqua-t-elle sèchement. Après tout, c'est vous qui êtes payé pour attraper les criminels, pas moi !

— Je vous dois une fière chandelle ! dit-il pour l'amadouer.

Si son témoignage ne me permet pas d'épingler le tueur, songeait-il, il servira du moins à m'innocenter...

*

* *

Lorsqu'il alla faire son rapport au shérif, Moreland trouva ce dernier assis au bureau, occupé à fourrager dans la pile d'avis de recherche qu'il avait laissés sur la table. Si Robinson était surpris de le voir, en tout cas, il ne le montrait pas.

— Eh bien ? grogna-t-il.

— Je reste, annonça Sam. J'ai retenu quatre suspects, et j'ai trouvé un témoin qui me blanchira.

— Ah ouais !

Sam expliqua alors que la serveuse du restaurant avait déclaré avoir vu un homme sortir de la ruelle aux environs de minuit.

— Un homme moins grand que moi, souligna-t-il. La fille est prête à l'affirmer sous la loi du serment.

— Elle n'a pas pu vous fournir d'autres précisions ? s'enquit Robinson qui avait écouté avec attention.

— Non. Le ciel était nuageux, et il n'y avait qu'un pâle croissant de lune. Elle n'a guère discerné qu'une ombre.

— Et vos suspects ?

Moreland tira les quatre avis de recherche de la poche de son pantalon et les jeta sur la table.

— Al Jarvis, Bigfoot Sanders, Baldy le barman, et Jonathan Whitestone. Je les ai tous vus au *Wagon Wheel* avant le crime. Les trois premiers sont recherchés pour meurtre, et Whitestone est accusé de détournement de fonds et de faux en écritures. J'ai également une autre piste...

En réponse au regard interrogateur du shérif, il parla de l'homme qu'il avait vu sortir de l'écurie à l'aube, monté sur un cheval pie, et de sa visite au loueur de chevaux.

— À mon avis, Bigfoot essaie de couvrir ce type, conclut-il.

— Pourquoi diable ne vous êtes-vous pas lancé à sa poursuite ?

— Je suppose que j'ai simplement manqué de réflexe, avoua

tristement le *deputy*. J'avais la cervelle quelque peu brouillée après toute cette nuit passée à éplucher ces foutus dossiers. – Il se maudissait à part soi, songeant : « Décidément, je ne suis pas taillé pour être un flic. Et Robinson le voit bien... » Il ajouta, d'un air un peu penaud : – Mais je vais traquer l'animal, quitte à avoir les fesses en sang... à condition, bien entendu, que vous me donniez un peu de temps.

— Vous avez tout le temps devant vous, Sam, répliqua le shérif, vaguement narquois.

Au moins, se dit le *deputy*, soulagé, il ne parle plus de me passer les bracelets...

*

* * *

Les sabots ferrés du noir résonnèrent sur le pont de bois qui enjambait Gold Creek. Direction ouest...

Et puis, au fil des miles, le moral de Moreland s'affermir. Son pouls s'accéléra : un peu d'action, enfin, après toutes ces journées d'oisiveté... Sa joie eût été complète s'il ne s'était dit qu'il demeurerait suspect aux yeux de Robinson tant qu'il n'aurait pas agrafé le coupable.

Il existe une conception communément répandue selon laquelle le fugitif chercherait asile, quasi inéluctablement, dans les endroits désertiques ou retirés dont l'aigle ou le puma ont fait leur domaine d'élection. C'est une aberration. Dans les cités populeuses, l'étranger passe inaperçu, simple vague anonyme dans la marée humaine. Dans les solitudes, en revanche, l'intrus attire invariablement l'attention : le prospecteur loqueteux remarque son passage ; le fermier perdu s'interroge sur les raisons de sa venue ; le berger, le chasseur de loups, le coureur de pistes suivent sa progression, de feu de camp en feu de camp. Tôt ou tard, d'ailleurs, le proscrit, poussé par le désir d'entendre une voix humaine, ou mû par la nécessité de se procurer des vivres, cherchera le contact avec ses semblables.

Né et élevé en pays de pâtures, Moreland savait ces choses-là, et il partait du principe que son gibier, qui avait mis le cap sur la zone montagneuse, y laisserait fatalement des traces de son passage. D'autant plus que dans une région où cinq chevaux sur six étaient des louvets ou des bais, le pie qu'il montait se remarquerait comme le nez au milieu du visage. Ce n'était qu'une question de temps et de patience, deux éléments dont Sam ne manquait point.

Tandis que sa monture suivait la piste au petit trot, il ruminait les circonstances du meurtre. Une question le turlupinait : pourquoi l'assassin – si c'était bien lui – avait-il attendu le point du jour pour décamper ? Il avait beau se creuser la cervelle, aucune explication

satisfaisante ne lui venait à l'esprit.

La piste ondulait maintenant par-dessus des collines arrondies. Avisant une spirale de fumée qui s'élevait vers le ciel au-delà d'un épaulement rocheux, Moreland obliqua dans cette direction, empruntant une sente qui serpentait entre des coteaux tapissés de broussailles. Parvenu à une ravine ombragée semée de chênes rabougris, il fit halte devant une cabane en rondins. Des poules décharnées picoraient parmi des bouteilles vides et des boîtes de conserve éparpillées sur le sol. Dans un corral ceint de pieux étaient parqués quelques poulains d'aspect chétif, ainsi qu'un louvet aux flancs zébrés d'éraflures d'éperons, attaché par une longe à un arbre. C'était là un ranch typique d'une contrée au milieu des collines, où des hommes hantés par quelque ancien crime menaient une existence frugale et solitaire, en bénissant le shérif du comté de Culver.

Répondant à l'appel de Moreland, un homme barbu vêtu de *denims* rapiécés parut sur le seuil de la baraque, et contempla sans mot dire l'insigne métallique épinglé sur la chemise de son visiteur.

— Des étrangers ont-ils récemment passé par ici ? s'enquit le *deputy*.

— Non ! répondit le barbu d'un ton catégorique.

— Je cherche un type qui monte un cheval pie.

— Il n'est certainement pas venu dans le secteur, fit le squatter qui, sans autre forme de procès, rentra dans la cabane et claqua la porte.

Moreland ne put retenir une grimace de dépit : selon toute évidence, il s'y était mal pris. S'éloignant, il retira son badge, le glissa dans l'une de ses poches.

Avant midi, il avait rendu trois nouvelles visites à des colons isolés, auxquels il déclara cette fois qu'il cherchait un vieux pote monté sur un cheval pie. Mais à chaque fois, il fit chou blanc.

Sans se laisser abattre, car il lui restait encore une vaste zone à inspecter, il s'arrêta près d'un ruisseau qu'ombrageaient des saules à branches tombantes. Après avoir desserré les sangles de la selle, il attacha son cheval au piquet parmi l'herbe drue. Puis il s'assit auprès d'un saule et ouvrit une boîte de jus de tomate qu'il sirota en regardant l'eau claire qui gazouillait sur les graviers. Il s'accorda encore le temps de griller une cigarette puis se leva à regret : on ne résout pas un crime en lézardant au bord d'un ruisseau.

Il reprit sa route vers l'ouest et ne tarda pas à être récompensé de sa persévérance. Le vieux colon grisonnant qu'il alla trouver en premier riva sur lui un regard pénétrant tandis qu'il lui expliquait qu'il cherchait Gus Farley, un copain de toujours qui avait un faible pour les chevaux pie.

— Seriez pas un flic ? fit l'ancien, sceptique.

— Moi !

Avec un sourire épanoui, Moreland exhiba l'avis de recherche qui établissait son identité. L'autre examina soigneusement le document, puis déclara, manifestement rassuré :

— Je ne connais pas de Farley, mais mon voisin, Ted Larnier, qui est maquignon, monte justement un cheval pie.

— Il est bien possible que Farley ait changé de nom. Comment trouverai-je votre gars ?

— Ted est arrivé de Mustang ce matin, il sera certainement chez lui. Prenez à l'ouest ; au bout d'un mile, à peu de chose près, vous atteindrez Cow Creek. Suivez la rivière, vers l'aval, jusqu'au confluent. Ted habite à deux pas de là.

— Je vous remercie infiniment, fit Moreland avec élan.

Le soi-disant Larnier était, de toute évidence, son bonhomme. En définitive, Dame Fortune lui souriait...

CHAPITRE X

De retour à l'endroit où il avait fait escale à midi, Sam s'engagea en direction de l'aval, sur une piste bien définie qui portait les traces d'une utilisation récente. Cette piste, au confluent, obliquait, pour s'enfoncer dans d'épais fourrés de ronces et d'arbustes épineux. Redoublant de vigilance, il ralentit l'allure : un homme venant de commettre un meurtre pouvait fort bien courir sur sa lancée.

La brousse commençant à s'éclaircir, il arrêta sa monture. Devant lui s'étendait un terrain plat semé de mesquite où se dressait, à moins d'un demi-mile de là, une cabane en bois flanquée de l'inévitable appentis. Sans hâte, il contourna un pâtis enclos de barbelés, dans lequel il compta cinq chevaux, parmi lesquels l'un avait une robe pie.

Son poulx s'accéléra : l'ancien l'avait bien orienté. Ce ne pouvait être que l'ancre du tueur. Le personnage venait de Mustang, et il montait un cheval pie.

La cabane, pourtant, semblait déserte. Nulle fumée ne s'échappait du tuyau de poêle qui faisait office de cheminée ; pas le moindre signe de vie à l'entour. Mais sans doute Larner se tenait-il sur le qui-vive, dans la crainte d'une poursuite. Plutôt que de s'exposer à recevoir une balle, Moreland estima plus sage de regagner les fourrés. Là il mit pied à terre, enroula les rênes de sa monture autour du tronc mince d'un tremble, puis épingla son insigne sur sa poitrine.

Il revint alors en direction de la cabane, marchant courbé, zigzaguant d'un bouquet de mesquite à l'autre. Parvenu à une cinquantaine de mètres de son but, il s'arrêta derrière un épais buisson pour examiner soigneusement la bicoque. La place semblait toujours aussi abandonnée. N'eût été le fait que le cheval de Larner paissait dans l'enclos et que sa selle était posée près de la barrière, Sam aurait pu jurer que son gibier avait filé. Indécis, il admirait en connaisseur les autres spécimens de la gente hippique qui tenaient compagnie au cheval pie lorsque la vue d'un homme qui venait de s'encadrer dans la porte de la baraque vint l'arracher à ses méditations.

Après avoir promené ses regards à la ronde, ce dernier entreprit de rouler une cigarette, puis se laissa choir avec nonchalance sur le banc placé devant la cabane.

Sec, le visage maigre et buriné, moustache à la gauloise et tignasse noire surmontée d'un feutre cabossé, il était vêtu d'une chemise d'un bleu délavé, de lévis poussiéreux, et chaussé de bottes à tige haute. Un ceinturon enserrait ses hanches minces, auquel pendait un revolver.

Un vrai dur, songea Moreland en se demandant de quelle manière opérer : il devait capturer un suspect, non s'expliquer à coups de pétard, ce qui arriverait immanquablement s'il quittait le couvert de son buisson.

Celui qu'il surveillait mit subitement un terme à son embarras en se levant pour se diriger d'un pas indolent vers le puits situé au milieu de la cour. Il avait maintenant le dos tourné, et Sam sauta sur l'occasion. Sortant son colt, il s'avança et commença à s'acheminer en tapinois vers la cabane, heureux de ce que le bruit de son approche fût étouffé par le cliquetis de la pompe que Larner, sans défiance, venait d'amorcer. Il n'était plus qu'à une vingtaine de pas du malfrat quand celui-ci, alerté par un sixième sens, pirouetta... pour faire face à la gueule noire d'un 45.

Son regard vola de l'arme à l'étoile du *deputy*.

— Vous avez un mandat ? fit-il d'une voix grinçante.

— Non !

— Alors, pourquoi diable tenez-vous ce rigolo braqué sur moi ?

— Parce que vous avez tué Mike Heckel.

— Mike... quoi ?

— Heckel.

Une expression perplexe se peignit sur les traits hâlés du marchand de chevaux.

— Jamais connu personne répondant à ce nom-là.

— Allons, cessez de faire le mariole ! Heckel a été étranglé à Mustang hier soir. On vous a vu rôder sur les lieux du crime. Tout vous désigne comme étant l'assassin.

Larner s'esclaffa, puis d'un ton tolérant :

— Oh ! mais je vous remets à présent. Vous êtes le bras droit de Robinson... Eh bien, laissez-moi vous dire que vous vous fourrez le doigt dans l'œil. Pour quelle raison, je vous le demande, aurais-je supprimé ce Heckel ?

— Peut-être parce qu'il détenait un mandat d'amener vous concernant.

D'un air résigné, Larner haussa les épaules, comme pour indiquer qu'il savait que toute discussion était vaine.

— Débouclez votre ceinturon et laissez-le tomber à terre, reprit Moreland d'une voix tendue, en s'efforçant de masquer la satisfaction d'amour-propre que lui donnait le fait de procéder à sa première arrestation.

Lentement, Larner défit la boucle de sa ceinture, qu'il laissa choir à ses pieds.

— Écoutez... plaida-t-il tandis que le *deputy* s'approchait précautionneusement, nous pourrions peut-être nous expliquer... Si j'étais à Mustang hier soir, c'est que j'avais une affaire à traiter avec Bigfoot Sanders. Il témoignera que je n'ai jamais quitté l'écurie. Qui plus est, je l'y ai rejoint *après* le crime.

— Vous saviez donc que Heckel s'était fait occire ?

— Naturellement ! Bigfoot s'est fait un plaisir de m'annoncer la nouvelle.

— Tout cela est bien joli, Larner, mais je crois que vous feriez mieux de réserver vos arguments pour le shérif. Pour moi, toutes les présomptions pèsent sur vous...

*

* *

Le soleil se couchait lorsqu'ils firent leur entrée dans Mustang – le prisonnier, résigné, sur son cheval pie, et le jeune *deputy* jubilant qui allait au trot à ses côtés, le ceinturon conquis accroché au pommeau de sa selle.

Directement, Sam se rendit à l'écurie de louage. Il était convaincu que Larner et Bigfoot étaient de mèche et mourait d'envie de remettre simultanément les deux hommes entre les mains du shérif Robinson. Il descendit de cheval dans le passage central du spacieux local, enjoignit à Larner de l'imiter, puis pilota ce dernier – colt dans les reins – vers le logement de Sanders. De sa main libre, il ouvrit la porte à la volée... et la surprise le figea sur place lorsqu'il vit le shérif, tassé au creux d'une chaise, occupé à fumer sa pipe avec flegme, face au loueur de chevaux, assis sur son lit de camp, qui roulait sa chique dans ses joues mangées de barbe.

— Ça y est, je tiens le coupable ! annonça-t-il, une fois remis de son ébahissement.

— Un infâme charognard ! lança Sanders avec une lueur malicieuse dans le regard qui n'échappa point à Moreland.

— Et j'ai de fortes raisons de penser que vous êtes son complice, dit-il d'un ton bref. – Puis, s'adressant au shérif : – Voici le type dont je vous parlais, celui qui montait un cheval pie. – Il poussa Larner par les épaules. – Il a reconnu s'être trouvé en ville le soir du crime.

— Vous m'en direz tant ! fit Robinson imperturbable.

Larner dédia à Sanders un petit sourire de guingois et haussa les épaules sans répondre. Le shérif continuait à têter sa bouffarde.

— Bigfoot devra également nous donner quelques éclaircissements, reprit Sam sans se démonter.

— Allez, Bigfoot, mettez-le au parfum, dit Robinson avec un

soupçon d'impatience dans la voix.

Un sourire d'aise rida les traits parcheminés du palefrenier.

— Je vais vous expliquer, Sam... Ted ici présent et moi-même sommes associés depuis des années. Lui, il vend des chevaux, et moi, je les achète. Il s'est amené, hier soir, après le crime, avec deux louvets et un bai. Il s'est pieuté sur le tas de foin au fond de l'écurie, comme à son habitude, puis il est reparti, dès potron-minet.

Moreland, perplexe, fit aller son regard de Sanders au shérif.

— Alors, pourquoi avez-vous nié connaître cet homme ? demanda-t-il d'une voix tendue à Bigfoot.

— C'est qu'il s'agit de chevaux volés, expliqua patiemment Robinson qui s'empressa de préciser : des chevaux volés *en dehors* de ce comté.

— Et vous étiez au courant ? s'enquit Moreland, la mâchoire pendante.

D'un signe de tête, le shérif acquiesça.

— Mais c'est contraire à la loi !

— Dans ce comté, la loi c'est moi ! rétorqua Robinson d'un ton guindé. Il faut bien que tout le monde vive ! — Il se leva, se dirigea vers la porte, puis, une fois là, se retourna et riva sur Larner des yeux durs comme le granit. — Je vous laisse jusqu'au coucher du soleil pour quitter le comté, fit-il sèchement. Que vous voliez des chevaux hors de mon territoire, je m'en fous éperdument. Mais j'entends que vous fassiez preuve de discrétion.

Le shérif, sur ce, s'en fut d'un pas pesant et son adjoint, tout interdit, rengaina son revolver, tandis que Larner échangeait avec Sanders un regard désenchanté. Robinson, se disait Moreland, avait à coup sûr une morale élastique. Il s'apprêtait à s'en aller quand la voix de Larner l'arrêta, chargée d'une ironie grinçante :

— Vous avez tenté le tout pour le tout, *mister*, mais sachez que si j'avais vraiment descendu Heckel, je vous aurais réglé votre compte avant de quitter Cow Creek. — Il se baissa, plongea la main dans l'une de ses bottes et en sortit un derringer. — Je vous aurais sans doute liquidé de toute manière, poursuivit-il d'un air songeur, mais j'ai pensé que Robinson me chasserait du comté. — Un rictus tirailla ses lèvres. — En fin de compte, il semble bien que le résultat soit le même...

CHAPITRE XI

Piqué au vif par les révélations de Larner, Moreland sortit de l'écurie de louage. Un baudet, songeait-il, morose, aurait fait un meilleur flic que moi...

Il ne put se résoudre, ce soir-là, à affronter les citoyens de Mustang, n'osa même pas aller dîner au restaurant de Ed Sayers. Bigfoot s'était certainement fait une joie de colporter à tous les vents l'histoire du derringer caché et il s'imaginait sans peine les regards sarcastiques auxquels il s'exposerait s'il se montrait en public.

La faim, cependant, est une sensation qu'il est difficile à quiconque d'ignorer, spécialement lorsque l'on est jeune et bien portant. Aussi, le lendemain, bannissant tout respect humain, prit-il le chemin du *Good Eats*. Les coups d'œil furtifs que lui lancèrent les quelques clients présents reflétaient non point la dérision, mais une franche hostilité. Eux qui d'ordinaire se montraient amicaux et toujours prêts à bavarder déjeunaient aujourd'hui dans un silence glacial. Pour Moreland, la raison de leur attitude ne faisait aucun doute : Mustang avait rendu son verdict et décrété que le nouveau *deputy* était l'assassin de Heckel, vraisemblablement parce que ses traits agrémentaient l'un des avis de recherche en la possession du chasseur de primes. Ils se fichaient sans doute pas mal que Heckel fût mort ou vivant, mais c'était la façon dont on l'avait tué qui leur donnait la nausée.

Lorsqu'il regagna le poste de police, il reçut du shérif le même accueil réfrigérant. Assis devant la baraque dans sa pose favorite, la pipe au bec, celui-ci répondit à son « Salut ! » par un grognement et s'il s'abstint de toute remarque. Sam n'en lut pas moins sa condamnation dans ses yeux gris.

Sa compagnie n'étant manifestement pas goûtée, il entra au bureau et, pour tuer le temps, examina et réexamina les autres avis de recherche trouvés dans la sacoche de Heckel, s'évertuant en vain à y trouver un indice qui l'aurait mis sur la piste de l'assassin.

Toute la ville semblait s'être ralliée à l'idée selon laquelle c'était lui, Moreland, qui avait tué le chasseur de primes. Une idée probablement propagée par Bigfoot Sanders, qui enrageait de perdre son fructueux négoce et qui, dès le début, d'ailleurs, s'était montré

hostile.

Pour la énième fois, mâchonnant son mégot éteint, Sam récapitula les données du crime. Sur les quatre suspects qu'il avait retenus, il lui en restait encore deux à contacter, mais quelque chose lui disait que ce serait du temps perdu. Baldy n'avait pas quitté son comptoir. Quant à Whitestone, le comptable véreux, il doutait qu'il eût l'étoffe d'un tueur.

Ce qui le ramenait à son point de départ, c'est-à-dire à zéro...

Un seul détail inexpliqué pouvait donner matière aux conjectures : les initiales « B.O. » en clous dorés portées sur la selle de la victime, quand celles de Heckel auraient dû être « M.H. ». Mais cela ne prêtait probablement pas à conséquence : Heckel pouvait fort bien avoir gagné cette selle au poker, ou l'avoir achetée à quelque cow-boy dans la dèche.

Morose, Sam se leva, s'approcha d'une fenêtre. La chaise de Robinson était vide. Lorsqu'il quittait son poste, le shérif, d'ordinaire, lui indiquait où l'on pouvait le joindre, mais il lui avait, cette fois, brûlé la politesse. Signe des temps...

Une bande de mioches braillards venait d'envahir la place, qui fit jaillir à l'esprit du *deputy* chagrin l'image de la maîtresse d'école. Il avait pris pour habitude d'aller la chercher à la sortie des classes et de la raccompagner chez elle. À cause du crime, il ne s'était pas montré à elle depuis ces deux derniers jours.

De l'envoûtante Phyllis Robinson, il ne savait trop que penser. Elle se montrait aimable, mais sans plus. Il avait parfois l'impression qu'elle le tolérait uniquement parce qu'elle aimait avoir un chevalier servant. Jolie comme un cœur, mais froide comme la glace... Elle remuait le petit doigt, et les hommes accouraient. Les femmes, par contre, la fuyaient, et elle ne se faisait pas faute, de son côté, de les accabler de son mépris. Il en vint à la comparer mentalement avec Mildred Hogan, l'agressive serveuse aux joues tachées de son. L'institutrice l'éclipsait certes sur le plan physique, mais avec elle, au moins, l'on savait à quoi s'en tenir...

Il cligna des yeux. Comme si ses pensées l'eussent évoquée, Phyllis venait d'apparaître. De sa démarche à la grâce alanguie, elle se dirigeait vers le bureau du shérif.

Il s'avança sur le seuil, cria :

— Hello !

Elle le contempla avec froideur.

— Hello, Sam. Il semblerait que vous me délaissiez ces temps-ci.

— Depuis le meurtre de Heckel, je n'ai pas un instant de répit.

— C'est précisément ce qui m'amène. Ne croyez-vous pas qu'il serait temps que vous cessiez de jouer cette petite comédie ?

— Jouer la... comédie ? fit-il, le front plissé.

— Tout le monde sait que c'est vous qui avez tué Heckel.

Il demeurait paralysé, trop abasourdi pour pouvoir parler, et elle reprit, avec un sourire narquois :

— Peut-être suis-je trop franche. À vrai dire, cette affaire ne me choque pas spécialement, les tueurs sont monnaie courante dans le comté de Culver. Toute la ville est convaincue que vous avez... étranglé l'individu en question. N'avez-vous pas été reconnu coupable d'un crime similaire au Texas ?

Il la considéra un moment d'un air courroucé, momentanément incapable de trouver ses mots, puis finit par rétorquer, le visage crispé :

— Un témoignage m'innocentera : celui de Milly Hogan, la serveuse du *Good Eats*.

— Qui ajouterait foi aux dires d'une fille d'auberge ? riposta-t-elle avec dédain. Elle a d'ailleurs déclaré n'avoir entrevu qu'une ombre.

Mrs. Larcombe avait raison, songea-t-il. L'héritière de Robinson n'est qu'une pimbêche, dotée d'une langue de vipère. Il avait été fou de lui courir après.

— Milly n'est pas une fille ! fit-il d'un ton cassant.

— Baptisez-la comme vous voudrez ! repartit-elle en haussant les épaules. Mais ce n'est pas son témoignage qui vous évitera la corde !

— Bon sang, mais je suis blanc comme neige !

Phyllis arbora un air solennel.

— Je vous aime bien, Sam. Et c'est pour cela que je suis venue. Sachez que je vous comprends. Heckel vous recherchait – vous avez mis fin à ses jours. Vous avez, dans la circonstance, fait preuve de réalisme, alors pourquoi ne garderiez-vous pas cette attitude maintenant ? Les gens vous croient coupable. Tôt ou tard, Papa se verra contraint de prendre des mesures. C'est le premier homicide commis dans ce comté depuis qu'on l'a élu shérif. Croyez-vous que cela l'enchantera de traduire en justice son propre *deputy* ? – Elle prit une voix implorante. – Partez ! Cela résoudra le problème et vous permettra de sauver votre peau.

— Si je m'esquive, j'avoue ma culpabilité !

Elle soupira.

— Pensez-vous que les gens soient dupes, de toute manière ? Disparaissez, et cette triste affaire sombrera dans l'oubli. Ne vous sentez-vous pas quelque peu redevable, à Papa... et à moi ?

Elle se leva, lui prit le bras, susurra :

— Croyez-moi, Sam. C'est la meilleure solution.

Sur ces mots, elle lui pressa le bras et sortit, s'éloigna d'un pas nonchalant.

De nouveau seul, Moreland se mit à arpenter le bureau, en proie à des idées confuses. Sans doute devait-il être reconnaissant envers Phyllis Robinson. Comme les autres, elle le croyait coupable, mais elle faisait suffisamment cas de lui pour lui conseiller de partir avant qu'on ne l'arrêtât – ce qui arriverait inéluctablement. Il y avait de fortes chances pour que son père lui ait confié la répugnance que lui causait la perspective d'un procès à scandale. Le vieux sanglier s'enorgueillissait de l'ordre qu'il faisait régner dans son comté. Si son *deputy* se volatilisait, le problème se résoudrait *ipso facto*. Comme Phyllis l'avait souligné, l'affaire ne tarderait pas à tomber dans l'oubli. Un crime n'affectait pas outre mesure les citoyens endurcis du comté de Culver.

En tout état de cause, il semblait bien qu'il fût définitivement coulé à Mustang. Même si le shérif ne l'arrêtait pas, même s'il lui laissait son insigne, il serait réprouvé par l'opinion publique. Il mènerait un combat solitaire, perdu d'avance. Disparaître paraissait donc la voie la plus sensée pour se tirer de ce guêpier.

Puis brusquement, avec un juron, il cessa de faire les cent pas et écrasa rageusement sa cigarette sous son talon. Quelque part dans la ville ou aux alentours, l'assassin observait l'évolution des événements et ricanait, tout réjoui de s'en être tiré à si bon compte. Il s'agissait, à l'évidence, d'un ancien membre du sinistre Gang du Garrot. Or lui, Sam Moreland, était venu spécialement dans l'Ouest pour débusquer la bande. Et c'était maintenant qu'il avait la preuve que l'un d'eux, au moins, se trouvait dans le secteur, qu'on voulait le chasser comme un malpropre...

Peut-être s'était-il révélé jusqu'ici un piètre *deputy*, mais ce n'était pas à ce stade, par Dieu ! qu'il abandonnerait la partie...

CHAPITRE XII

Moreland ne revit pas le shérif avant le lendemain matin. Lorsqu'il se rendit au bureau, après avoir déjeuné, il trouva Robinson dans sa posture favorite, qui assistait, indifférent, au lent éveil de Mustang.

— Jim, annonça-t-il, je pars pour Lennox.

Le shérif haussa les sourcils.

— Lennox !

— Il faut à tout prix que j'identifie l'assassin de Heckel. La plupart des types qui passent par Mustang font étape à Lennox – il n'y a pas d'autre agglomération à moins d'une journée de cheval. Peut-être y récolterai-je quelque indice.

— Peut-être...

— Je prends mon barda, et je file... illico.

— Excellente idée.

Point n'était besoin à Sam de se livrer à des conjectures : il savait, d'après l'intonation de Robinson, que celui-ci était persuadé qu'il prenait la tangente et qu'essayer de le raisonner eût été peine perdue. Qui plus est, Phyllis était probablement intervenue auprès de lui à l'instigation de son père, lequel n'ignorait pas le pouvoir persuasif d'une jeune et jolie fille. C'est pourquoi, sans ajouter un mot, il pivota sur un talon et prit le chemin de l'hôtel pour aller y chercher ses affaires.

*

* *

À vol d'oiseau, Lennox était située à vingt-trois miles au nord-ouest de Mustang, mais la piste tortueuse qui y menait ne couvrait pas moins de trente-quatre miles d'un terrain au relief tourmenté. La nuit tombait lorsque Moreland, gris de poussière et les fesses à vif, s'engagea dans la Grand-Rue. Il mena son cheval à l'abreuvoir, l'attacha devant l'un des saloons. Puis, étirant ses membres ankylosés, il promena avec intérêt ses regards à la ronde. Comparée à Mustang, Lennox faisait figure de cité avec sa banque, son agence foncière, son palais de justice, deux hôtels, une église... et trois saloons. Tirés par des mules, des chariots de marchandises lourdement chargés passaient

en cahotant sur les nids de poule. De petits groupes de cow-boys musardaient sous les porches des tripots baignés d'une lumière crue. Serrés au long des barres d'attache, les chevaux impatients battaient l'air de leur queue. Le son grêle d'un piano de bastringue montait dans l'air du soir, ponctué du claquement des fouets des charretiers. Lennox, à la fraîche, bourdonnait d'activité.

Son tour d'horizon achevé, Moreland plongea sous la barre et pénétra dans le saloon. Il s'octroya un verre de bourbon pour se rincer les amygdales, puis ressortit aussitôt et se remit en selle. Au pas, il descendit la rue en direction du palais de justice.

Tout en gravissant pesamment les marches du bâtiment de brique rouge, il se disait qu'il ne savait rien du shérif Lanker, hormis le fait que celui-ci passait pour un homme intraitable, à cheval sur le règlement. Et comme j'arrive du comté de Culver, songea-t-il, il y a toutes les chances pour qu'il me jette dehors, avec perte et fracas, tel le videur d'un tripot éjectant l'ivrogne en quête de bagarre.

Poussant la porte battante, il se retrouva dans un spacieux couloir qu'éclairaient faiblement des lanternes-appliques. La dernière porte à droite s'ornait de l'inscription : JOSEPH LANKER, SHÉRIF. Il tourna la poignée, entra dans une pièce haute de plafond divisée en deux par une rampe de bois verni. Plusieurs rangées d'avis de recherche agrémentaient le mur du fond. Assis sur des chaises, deux *deputies* à l'air coriace discutaient en fumant la cigarette. L'un d'eux leva les yeux, avisa l'insigne épinglé sur la poitrine de Moreland et s'enquit d'une voix traînante :

— Qu'est-ce qui vous amène, collègue ?

— Je voudrais parler au shérif Lanker.

— Joe ! gueula l'autre. Vous avez de la visite !

Le policier installé de l'autre côté de la séparation devant un bureau à cylindre fit pivoter son fauteuil, riva sur Sam un regard scrutateur qui avait l'éclat de l'acier. Le dessus de son crâne luisait comme une boule de billard, une petite moustache fine encadrait des lèvres au pli dur qui barraient un visage couleur acajou, tendu comme la peau d'un tambour.

— Je m'appelle Moreland, annonça Sam spontanément, et j'aimerais bien avoir un petit entretien avec vous.

— Approchez donc et prenez place, prononça Lanker d'un ton languissant en désignant un siège.

Sam poussa la petite porte à deux battants et se laissa choir sur la chaise indiquée :

— Je suis l'adjoint du shérif Robinson, de Mustang.

— On observe donc la loi dans le comté de Culver ? fit Lanker d'une voix nasillarde.

— Une certaine forme de loi, oui ! répliqua Moreland avec un

sourire contraint. Et je suis actuellement à la recherche d'un tueur.

— Dans votre secteur, vous ne devez avoir que l'embarras du choix...

— Et nous n'avons pourtant nul besoin de prison.

— Possible..., fit le shérif en ébauchant un sourire. Mais revenons-en à votre tueur.

Moreland relata alors l'histoire de la venue du chasseur de primes et de son trépas subit tandis que le shérif, tirant une blague à tabac de la poche de son gilet, roulait une cigarette, sans quitter des yeux son visiteur.

— En résumé, fit Lanker quand Sam eut achevé son récit, le dénommé Heckel a été étranglé, et vraisemblablement par celui qu'il traquait. Mais pourquoi diable êtes-vous venu me trouver ?

— C'est que cette affaire me concerne... personnellement, admit le *deputy* après avoir marqué un temps d'hésitation. Les gens m'ont collé le crime sur le dos : j'avais eu une prise de bec avec la victime, au saloon, une ou deux heures avant sa mort. Comme je n'ai abouti à rien à Mustang, je suis venu ici à tout hasard, en pensant que vous connaissiez peut-être Heckel et que vous pourriez me mettre sur la voie.

— C'est la première fois que j'entends parler de ce gars-là.

Ravalant son désappointement, Sam se contraignit à sourire.

— Eh bien... disons que j'ai manqué de flair, admit-il. Il y avait une toute petite chance pour que Heckel ait eu maille à partir avec quelqu'un, à Lennox. Le quelqu'un en question aurait pu le suivre jusqu'à Mustang et lui régler son compte là-bas.

— Étranglé... murmura Lanker. C'est tout de même une singulière façon de tuer. Cela me rappelle le Gang du Garrot qui s'était illustré naguère au Texas...

CHAPITRE XIII

Et voilà... songea Moreland avec résignation. Je n'ai plus qu'à attendre que ce vieux birbe ait fini d'évoquer ses souvenirs. Je ne puis tout de même pas le planter là...

— Ah oui ? fit-il en adoptant une attitude attentive et déférente.

— La pire bande de loups qui ait jamais désolé l'État, enchaîna Lanker d'un ton rêveur en s'installant plus confortablement sur son siège. Quatre ils étaient. Spécialisés dans le braquage des banques. Ils opéraient avec une méthode bien à eux. Le hic, c'est qu'on n'a jamais vu leur bille sur un avis de recherche.

— Comment se fait-il ? s'enquit Sam pour témoigner son intérêt, mais il pensait : « Comme si je ne le savais pas !... »

— Ils n'ont jamais laissé de témoins ; ils les supprimaient en les étranglant à l'aide d'une lanière de cuir.

Sam, qui rongea son frein, s'attela à la confection d'une cigarette, et le shérif poursuivit de sa voix monocorde :

— J'étais alors *deputy* à Myberg. À une certaine époque, je surveillais la banque, nuit après nuit, en me figurant que je finirais bien par être récompensé de mes peines.

« Effectivement, un soir que j'étais planqué sous le porche de la sellerie Martell, en face de la banque, assis sur mes fesses, une Winchester dans les bras et les yeux en capote de fiacre ; ce soir-là, donc, je vois déboucher quatre cavaliers qui se mettent à descendre la rue. L'un des chevaux portait double charge. À ce moment précis, j'ai su que j'avais décroché la timbale, et cette certitude m'a réveillé complètement. Les types s'arrêtent et mettent pied à terre. Trois d'entre eux se dirigent vers la porte de la banque, en entraînant un prisonnier, tandis que le quatrième garde les chevaux. Malheureusement, il n'y avait qu'un croissant de lune, et de surcroît voilé par les nuages, aussi je ne distinguai guère que des ombres. Dans mon excitation, je laisse échapper ma Winchester, et le raffut trahit ma présence. Les gangsters ressortent en trombe de la banque, sautent en selle. Je ramasse mon arme, j'épaule, je tire dans le tas. Les autres décampent en soulevant une épaisse poussière. Je fonce alors vers la banque... et je bute contre un gars en train de faire des sauts de carpe dans la rue : j'avais touché l'un des malfrats, il avait la jambe droite

fracassée. Quant au directeur de la banque, il était étalé près de la barre pour les chevaux – ces fumiers avaient trouvé le temps d'étrangler le pauvre mec.

« En fin de compte, conclut Lanker d'un air avantageux, le gouverneur m'a fait cadeau d'un fusil de fantaisie, et j'ai été bombardé shérif aux élections d'après.

— Et ce fut la fin du Gang du Garrot, dit Moreland en étouffant un bâillement car il connaissait l'histoire par cœur.

— Sûr... Buckskin O'Brien, le type que j'avais blessé, a craché le morceau pour éviter la corde. Il s'agissait, selon toute vraisemblance, d'un déserteur ayant servi dans le 12^e de cavalerie. Il a fourni des signalements précis de ses complices, a soutenu que c'était Dutch, leur chef, qui se chargeait d'étrangler les témoins. Mais on n'a jamais pu pincer les salauds. Je pense qu'ils ont dû se disperser, ils ont peut-être même passé la frontière.

Une réminiscence vague flottait depuis quelques instants dans l'esprit de Moreland, qui brusquement jaillit à la surface : B.O... Les initiales marquées avec des clous de cuivre sur la selle de Heckel. La victime avait, de surcroît, la monte d'un soldat de cavalerie et traînait la jambe...

Son pouls s'accéléra et il s'enquit avidement :

— Cet O'Brien... Il était brun, sec, les joues creuses, et il boitait ?

— Mais oui ! Vous l'avez donc connu ?

— C'était le type qui se faisait appeler Heckel, celui qui a été étranglé. Sa selle portait les initiales « B.O. »

— Ça, par exemple ! – Lanker entreprit de rouler une nouvelle cigarette, puis, après un moment de réflexion : – Il doit y avoir cinq ans que Buckskin s'est fait coffrer. Je suppose qu'il avait purgé sa peine.

— Et il était devenu chasseur de primes.

— Possible... possible... Buckskin sera probablement tombé sur l'un des anciens membres du gang, à Mustang – vous avez là-bas une belle collection de malfrats – et l'autre l'aura liquidé pour le punir d'avoir donné la bande, autrefois, à Myberg.

— À moins que ce ne soit lui qui était sur leur piste. J'ai entendu dire au Texas qu'il crevait de rage parce que ses copains l'avaient plaqué et qu'il n'avait jamais touché sa part du magot. Oui, oui, tout cela se tient...

Le *deputy* sentait croître en lui l'exaltation. La lumière, enfin, commençait à percer les brumes de mystère qui enveloppaient le meurtre de Heckel. Par pur hasard, il est vrai, il avait découvert un mobile. Il avait surtout acquis la preuve qu'un ou plusieurs des membres du Gang du Garrot se trouvaient à Mustang. Il lui restait

maintenant à démasquer l'assassin.

— Où pourrais-je me procurer les avis de recherche concernant la bande ?

— J'ai bien peur qu'ils n'aient tous été détruits. Le gang est pratiquement tombé dans l'oubli pour entrer dans la légende.

— Et vous ne vous rappelleriez pas leur signalement ?

— Diable ! fit Lanker avec un sourire indulgent, en désignant les affiches placardées sur le mur. Depuis toutes ces années, j'en ai vu des centaines de ce genre. Comment voulez-vous que je me souvienne ?

— C'est vrai... fit Moreland en ravalant sa déception. — Il se leva, tendit sa main. — J'ai été ravi de faire votre connaissance, shérif. Et merci mille fois de m'avoir mis sur la piste.

— Vous n'avez donc pas tout à fait perdu votre temps en écoutant les bavardages d'une vieille baderne ?

— Shérif, vos bavardages, comme vous dites, ont probablement sauvé mon badge, et peut-être même ma peau...

*

* *

Sam retourna à Mustang en bien meilleure disposition qu'à l'aller. Il avait au moins une base concrète pour point de départ. Si seulement il avait pu mettre la main sur ces fameuses affiches... Mais aucun shérif ne conservait un avis de recherche durant cinq ans et même plus, et même si les documents existaient encore, ils seraient jaunis, illisibles. Aussi son enthousiasme fondit-il à mesure qu'il réalisait qu'il n'était, au fond, guère plus avancé qu'avant. Tant qu'il n'aurait pas identifié les trois membres survivants du Gang du Garrot, il continuerait à tâtonner dans le noir.

Pour éviter la chaleur torride des plaines, il avait quitté Lennox avant le lever du soleil, aussi faisait-il encore jour lorsque les sabots de sa monture retentirent sur le pont de bois qui donnait accès à Mustang.

Il s'engagea dans une venelle entre deux magasins, parvint en vue de la place... et se raidit sous l'effet de la surprise.

Au beau milieu du terrain nu, un grand gaillard efflanqué pourvu d'une barbe broussailleuse et d'une opulente crinière noir de jais était en train de haranguer un petit groupe de curieux. Son pantalon minable, retenu par une lanière de cuir vert se perdait dans de hautes bottes craquelées. Il portait une redingote mal ajustée dont les basques sautillaient à chacun de ses gestes, sous laquelle Moreland — non sans étonnement — remarqua un large ceinturon auquel pendait un revolver. Ses yeux noirs étincelaient dans un visage tanné, au-dessus d'un nez en bec d'aigle. D'une voix ronflante, il enjoignait :

— Arrêtez-vous, mécréants en équilibre au bord de l'Enfer.

Arrêtez-vous et prenez le temps de songer à votre salut. Tombez à genoux, prosternez-vous, pêcheurs, et remerciez le Seigneur d'avoir envoyé Paul le Prêcheur dans ce comté impie pour sauver vos âmes scélérates. Méditez sur vos nombreux péchés, faites la paix avec le Seigneur avant qu'il ne vous précipite dans les flammes éternelles. – Il se mit à brandir le gros livre à couverture noire qu'il tenait jusqu'alors au creux du bras. – Il est dit dans la Bible : « Repentez-vous, et vos péchés vous seront pardonnés. » Qui d'entre vous sera le premier à se repentir pour pouvoir prendre place parmi les légions d'anges radieux qui entourent le Trône d'Or ?

Il s'interrompt, essuya son front à l'aide d'un foulard rouge. Nul ne bougeant, il reprit ses vitupérations :

— Ainsi vous préférez vous vautrer dans l'opprobre et souiller la face de la Création ! Je constate que je m'évertue en terrain rocailleux. Mais Paul le Prêcheur ne renonce pas si aisément, prenez-y bien garde, incrédules ! Mustang, cette sentine de vices, a besoin de la Bonne Parole. La Bible dit...

Moreland ne sut jamais ce que la Bible avait à dire sur le sujet, car déjà il avait contourné le public quelque peu goguenard du prédicateur pour rallier la baraque faisant office de poste de police devant laquelle Robinson, comme à son habitude, était tassé au creux de sa chaise renversée. Il faudrait plus, décidément, qu'un évangéliste itinérant pour que le vieux sanglier quittât son observatoire de prédilection.

Il vit, lorsqu'il descendit de cheval, une lueur de surprise traverser le regard du shérif, mais ce dernier, toutefois, n'émit aucun commentaire, il se borna à le saluer par une inclination de la tête en conservant le masque hermétique d'un joueur de poker.

— Jim, annonça le *deputy*, Joe Lanker m'a fourni une piste.

— Ah oui ? Peut-on savoir ?

— Vous vous souvenez du Gang du Garrot ?

— Je connais en tout cas l'un de ses membres, rétorqua Robinson d'un ton mordant.

Sam jugea préférable d'ignorer l'allusion.

— Heckel et Buckskin O'Brien, dit-il, étaient probablement une seule et même personne. Il appartenait au gang, fut emprisonné pour cinq ans, il purgea sa peine, se fit chasseur de primes et échoua dans cette ville. Je jurerais qu'un ou deux autres membres de la bande rôdent dans le secteur. Ils n'ont pas oublié que Buckskin les a donnés, et ils lui ont réglé son compte.

— Foutaises ! fit le shérif d'une voix durcie par l'impatience. C'est vous que Heckel recherchait.

— Moi et une poignée d'autres fugitifs.

— Eh bien, vous faisiez partie de la bande... Il devrait vous être

facile d'épingler vos anciens collègues.

— Bon sang, cessez de m'asticoter ! Je vous répète que j'ai été victime d'un coup monté. Je ne connais ces gens-là ni d'Eve ni d'Adam.

— Ouais... se borna à dire Robinson, d'un ton qui donnait à entendre qu'il était loin d'être convaincu.

— Si nous pouvions retrouver ces vieux avis de recherche, nous serions sans doute en mesure de démasquer l'étrangleur... et de me blanchir par la même occasion.

Robinson secoua les cendres de sa pipe, puis, après l'avoir bourrée de nouveau :

— Je doute fort qu'ils existent encore, et ils n'ont probablement jamais circulé en dehors du Texas.

— Quelque chose me dit que nous pourrions en retrouver une série si nous nous en donnions vraiment la peine.

Le shérif s'abstint de répondre, se contentant de tirer, impassible, sur le tuyau de sa pipe, et son adjoint insista :

— N'avez-vous pas de relations au Texas ? Si j'ai bien compris, Phyllis m'a dit que vous faisiez partie là-bas d'une association d'éleveurs ?

— C'est exact.

— Vous mettrez-vous en rapport avec eux ?

— Quand j'aurai acquis la certitude que vous ne me menez pas en bateau.

Moreland se raidit sous l'effet de l'indignation.

— J'ai bien envie d'y retourner et d'enquêter moi-même...

— Auriez-vous oublié Huntsville ? lança le shérif d'un ton narquois.

Fumant de colère et incapable de trouver une réplique, Sam planta là son chef et conduisit sa monture à la grange qui tenait lieu d'écurie, où il la dessella.

De fort méchante humeur, il gagna ensuite le restaurant. Lorsqu'il se fut installé sur un tabouret pour prendre son souper, il fut à même de constater que l'hostilité qu'on lui avait témoignée quelques jours plus tôt s'était dissipée. C'est à peine si on lui prêta attention, les conversations suivirent leur cours, il eut même droit à quelques saluts.

Le ventre plein, il se sentit en bien meilleure disposition et revint d'un pas nonchalant vers l'hôtel. Il s'approcha de Mrs. Larcombe, qui déployait son embonpoint derrière son comptoir.

— Salut, Ma ! fit-il en souriant. Comme vous voyez, je suis de retour.

— Vous êtes plus sensé que je n'aurais osé l'espérer, rétorqua-t-elle d'une voix acerbe. Au fait, que pensez-vous de ce nouveau fléau qui vient de s'abattre sur la ville, ce prédicateur toqué ?

— Ne me dites pas que l'on n'a pas besoin de lui !

— Ceux qui auraient besoin de lui ne l'écouteront jamais !

Bon... votre chambre est prête. J'ai changé vos draps et je vous ai mis un nouveau couvre-lit.

Sur ces mots, elle tendit le bras, prit une clef au tableau et la lui lança.

Il suivit le couloir dans un tintement d'éperons, ouvrit la porte de sa chambre. Il entra, accrocha son Stetson à une patère. Les rayons du soleil couchant, qui filtraient par la fenêtre ouverte, inondaient son lit d'un large faisceau lumineux. Toutefois, ce ne fut point le couvre-pieds flambant neuf qui attira son regard, mais une lanière de cuir vert en forme de nœud coulant que l'on avait placée en son milieu. L'allusion était transparente... Le front plissé, Moreland la ramassa. Mauvaise plaisanterie, ou bien sinistre avertissement ?...

CHAPITRE XIV

Comment celui qui avait déposé ce macabre symbole s'était-il introduit dans la chambre ? Quiconque serait passé par le hall n'aurait pu tromper la vigilance de Mrs. Larcombe. Conclusion : l'intrus était entré par la fenêtre. Sam s'y dirigea, regarda en bas. Un mètre vingt, à vue de nez. Il enjamba l'appui, se laissa glisser à terre. Puis soigneusement il inspecta le sol sablonneux. Eut tôt fait de repérer des empreintes de bottes, très nettes – des bottes d'une pointure exceptionnelle. Qui ne pouvaient aller qu'à un seul homme en ville : Bigfoot Sanders. Ainsi, ou bien Bigfoot avait le sens de l'humour – l'humour noir – ou bien il avait une bonne raison de vouloir l'effaroucher. Et quelle meilleure raison que la crainte que ne fût démasqué l'assassin de Heckel ?

Il regrimpa dans sa chambre, glissa la lanière de cuir dans l'une des poches de son gilet, et planta son chapeau sur son crâne.

Lorsqu'il poussa les portes battantes du *Wagon Wheel* il était encore trop tôt pour que les libations sérieuses eussent commencé. Seules quelques tables étaient occupées. Sam fit signe au barman de le suivre jusqu'au bout du comptoir, à l'abri des oreilles indiscrètes.

Baldy approcha, en se dandinant comme un canard, passa un coup de torchon machinal en attendant que le *deputy* ne lui demandât :

— Vous souvenez-vous du soir où Heckel est venu ici ?

— Comme si j'étais près de l'oublier...

— Si ma mémoire est bonne, Bigfoot Sanders et Al Jarvis étaient au bar. L'un des deux, ou quelqu'un d'autre, a-t-il suivi Heckel quand ce dernier est sorti ?

Baldy se frotta le menton.

— Pas tout de suite, dit-il enfin. Mais un peu plus tard, trois ou quatre gars ont quitté la salle.

— Bigfoot était-il du nombre ?

— Non ! Bigfoot est resté avec Jarvis pendant une bonne heure. Puis ils sont partis ensemble.

Il semblerait que je me sois trompé, songea Moreland, mais Sanders n'était pas encore hors de cause. Nul ne savait à quelle heure Heckel était mort.

— Pourquoi vous cassez-vous la tête à propos de ce misérable chasseur de primes ? jeta Baldy. Qui se soucie de savoir qui l’a occis ?

— Moi ! Vous semblez oublier que c’est moi qui porte le chapeau !

Quittant le saloon, Moreland traversa la place à la nuit tombante et se dirigea vers l’écurie de louage.

Il frappa à petits coups secs à la porte du cagibi de Sanders, et entra. Dans la pénombre il discerna Bigfoot – assis sur son lit de camp, la tête enfoncée dans les épaules – lequel s’empressa de cacher sa chopine sous les couvertures. Les narines offusquées par les relents d’alcool, de sueur et de cheval qui flottaient dans la pièce exiguë, Sam se demanda pourquoi le shérif n’avait pas enjoint à ce personnage répugnant de vider les lieux en même temps que son partenaire Larnier.

— Vous essayez de noyer dans l’alcool le remords de vos mauvaises actions ? railla-t-il.

— Gardez vos foutues vanes pour vous, grogna Bigfoot en s’essuyant la bouche du revers d’une main sale. Qu’est-ce que vous voulez ?

— Un peu de lumière, si possible. J’ai horreur de discuter dans le noir.

Sanders hésita, puis se leva, et d’un pas pesant alla décrocher la lanterne d’écurie suspendue à un clou. Il la posa sur le poêle, l’alluma. Une lumière blafarde envahit la pièce.

— Eh bien ? grogna le loueur de chevaux en se retournant.

Moreland produisit le nœud coulant miniature.

— Comment se fait-il que vous ayez laissé ça dans ma chambre ?

Bigfoot roula ses petits yeux porcins de droite à gauche, mais évita soigneusement le regard du *deputy*. Il protesta, finalement :

— Le type qui prétend que c’est moi est un foutu menteur.

— Bon sang, cessez de jouer au chat et à la souris ! rugit Sam. Vous avez laissé des traces sous ma fenêtre plus visibles que celles d’un éléphant.

— Je voulais seulement... vous faire une farce, bredouilla l’autre.

— Vous n’auriez pas plutôt eu peur que je me rapproche un peu trop de l’assassin de Heckel ? lança Moreland d’un ton de mépris.

— Vous n’allez pas me coller ça sur le dos ! glapit Bigfoot. J’ai un alibi : Al Jarvis.

— Ouais... Al jurera ses grands dieux que vous êtes restés plus près l’un de l’autre que deux chiots sur une brique chaude. Mais j’ai toujours présent à l’esprit un certain mandat d’arrêt pour meurtre dont Heckel était détenteur... un mandat vous désignant nommément. – Il

prit un ton plus dur. – Enfoncez-vous bien cela dans le crâne, Bigfoot : pour moi, vous figurez toujours sur la liste des suspects. Cherchez-moi de nouveau des crosses, et je vous ferai avaler vos dents.

Sur ces mots, il tourna les talons et sortit, heureux de quitter l'atmosphère empuantie de cette tanière.

De retour à sa chambre d'hôtel, il se mit à tourner en rond, dépité, frustré, les nerfs à fleur de peau. Bigfoot avait quelque chose sur la conscience, il en aurait mis sa tête sur le billot. Mais quoi au juste ?

Il tira d'une poche de son pantalon les avis de recherche relatifs à ses quatre suspects et les jeta sur le lit. Pensif, il relut celui qui concernait Bigfoot. L'affaire remontait à quatre ans. Peut-être que Thomas Hall, le shérif de Tucson qui s'en était occupé, était toujours en fonction, et qu'il serait au courant des antécédents de Bigfoot.

Tucson... une sacrée trotte. Trente-quatre miles jusqu'à Lennox, à cheval, puis cent miles, à travers les plaines, par la diligence de l'Overland. Soit une semaine. Mais mieux valait encore risquer de perdre une semaine que de rester les bras croisés à Mustang, en tant qu'objet de suspicion.

Aussi, dès le lendemain matin, Moreland fit part au shérif des soupçons qu'il nourrissait à l'égard de Sanders, ainsi que de son intention de se rendre à Tucson pour y poursuivre ses investigations.

Robinson l'entendit jusqu'au bout sans mot dire, puis s'enquit d'une voix suave :

— Sam, ne serait-il pas temps que vous cessiez de vous agiter comme si des taons vous harcelaient ?

— Nous avons un tueur lâché en pleine nature. Et je n'aime pas beaucoup tenir le rôle de suspect numéro un.

— Calmez-vous, calmez-vous... Cela finira bien par se tasser.

— Mais je n'en porterai pas moins une cicatrice. Non, non, pour moi Bigfoot est l'étrangleur, et j'entends bien le prouver.

— En vous rendant à Tucson. Une intuition ?

— J'ai déjà récolté un indice à Lennox !

— Il y aurait là matière à discussion, mais j'aime autant vous dire tout de suite que je n'approuve pas votre projet. Croyez-vous que le comté soit riche au point de financer les déplacements d'un *deputy* soucieux d'épancher son trop-plein d'énergie ?

— Je me débrouillerai seul.

Robinson ralluma sa pipe, contempla son adjoint avec résignation.

— Quittez ces chimères, Sam. Même si vous êtes blanc comme neige, vous ne pourrez jamais imputer ce crime à Bigfoot. Vous oubliez qu'il a un alibi en or.

— Je n'oublie pas que c'est un tueur, et que c'est un tueur qui

lui a fourni ce fameux alibi.

— Têtu comme une mule du Missouri !... Soit... que comptez-vous trouver à Tucson ?

— Des preuves !

— Foutaise !

Le shérif tourna le dos. De toute évidence, l'entretien était clos. Ayant hâte de filer avant qu'on ne lui enjoignît de rester à Mustang, Sam gagna la sortie, se dirigea vers l'écurie. Il sella son cheval. L'enfourcha...

*

* *

Tanguant au gré des lanières de cuir fixées aux ressorts solidaires des essieux, la grosse *Concord* rouge dévalait Congress Street, tirée par six chevaux lancés au grand galop. Buffalo Brady, le postillon aux tempes ornées de favoris, avait pour principe de faire une entrée de grand style. Il freina – pile – devant *Mission Hotel*. Sam Moreland descendit de la patache, derrière deux commis-voyageurs vêtus de pardessus de demi-saison.

Il avait pris la diligence à Lennox, avait, pendant toute une nuit, et la majeure partie de la matinée, mangé la poussière de la route, subi les cahots du lourd véhicule au cours de la traversée d'une zone semi-désertique, atténuée seulement par de brèves haltes aux relais, lors des changements d'attelage.

Et maintenant, tout ankylosé, il promenait ses regards avec curiosité sur l'assemblage hétérogène d'adobes couleur terre et de boutiques de pierre et de brique bordant la large artère. Déambulant sans hâte à l'ombre des porches, sur les trottoirs de bois, des *señoras* en mantille et des squaws drapées dans des couvertures se mêlaient aux péons coiffés de chapeau de paille et aux cow-boys aux éperons tintinnabulants. Au long des barres d'attache, les chevaux dormaient debout. Semblables à de gros mille-pattes fatigués, des chariots de marchandises passaient lentement, grinçant à chaque ornière. La ville tout entière semblait baigner dans une atmosphère de lassitude. Mais sans doute était-ce dû à la canicule...

Lui-même exténué, Sam entra à l'hôtel et réserva une chambre. Il y grimpa, ôta ses bottes, s'étendit avec gratitude sur le lit affaissé, et aussitôt sombra dans le sommeil.

*

* *

Réveillé par le claquement assourdi d'un six-coups, il se dressa sur son séant. Des sons cacophoniques emplissaient la chambre plongée dans l'obscurité. À moitié endormi, il se dirigea, en

chaussettes, vers la fenêtre. Congress Street qui, quelque temps auparavant, semblait frappée de léthargie, était maintenant métamorphosée. Silhouettés par d'aveuglantes lumières, les hommes se pressaient aux portes des saloons. Les cavaliers passaient et repassaient dans l'ombre, soulevant une poussière qui jamais ne se déposait. La plainte des guitares se mêlait aux cris des ivrognes, au tintement du verre brisé, au constant martèlement des bottes sur les planches des trottoirs, discordante symphonie ponctuée à intervalles réguliers par le grondement d'un quarante-cinq.

« Ne jamais se fier aux apparences », songea Moreland en versant l'eau du broc dans l'évier. Il se mit torse nu, se rasa, puis, ses ablutions terminées, sortit et gagna le tumulte de la rue.

À coups de coudes, il se fraya un chemin dans la cohue jusqu'au bureau du shérif Hall. Au moment où il en franchissait le seuil, deux *deputies* le repoussèrent, entraînant un charretier ivre, qui braillait et sacrait. Un autre prisonnier se tortillait sur le plancher, qui essayait gauchement d'empêcher l'un des adjoints de le fouiller. Un troisième poivrot était affalé sur un banc, l'œil terne, et de son nez tuméfié le sang dégoulinait sur son menton mangé de barbe. Assis à son bureau, au fond de la pièce, un gros homme au visage rond dont la chemise sombre s'ornait d'un badge de shérif écoutait patiemment les tirades véhémentes d'une matrone rougeaude, outrageusement fardée, dont la jupe trop courte révélait de grosses cuisses gainées de soie. Tandis que Moreland se plaquait contre un mur, le shérif, finalement, imposa silence à la mégère pour donner la parole à un joueur professionnel vêtu d'un strict complet noir, qui se mit à accuser de vol la drôlesse, en usant d'un langage écourté.

Sam attendit que les deux antagonistes eussent été renvoyés dos à dos pour aborder le shérif, qui l'accueillit avec un sourire de commande.

— Il y a beaucoup d'animation dans votre ville, dit-il après s'être présenté.

— Moi, je trouve qu'elle est plutôt calme en ce moment, repartit Hall en indiquant une chaise à son visiteur. Le comté de Culver... ajouta-t-il d'un ton rêveur. Il me semble qu'on use parfois d'un autre terme pour qualifier votre secteur.

— Le Perchoir des Brigands, ou encore le Perchoir des Renégats, c'est exact... Mais nous avons tout de même une certaine forme de loi... — Il exhiba l'avis de recherche qui concernait Bigfoot. — Que savez-vous de ce gars-là ?

Hall contempla la feuille jaunie qui arborait les traits de Sanders, alias Secker.

— Diable ! Cela remonte à quatre ans !

— Peut-être... mais j'ai repéré le lascar.

— Mais il n'est plus recherché... les témoins se sont dispersés... les dossiers sont probablement détruits. Croyez-moi, c'est une affaire classée.

— Cela vous est donc égal qu'un tueur coure dans la nature ?

Le shérif eut un sourire las.

— Mon cher ami, il se commet ici une moyenne d'un crime par semaine.

— Ne pensez surtout pas que je cherche à toucher la prime. Je veux simplement obtenir des renseignements sur le passé de Secker – d'où il venait, comment il s'est trouvé impliqué dans cette affaire, qui il a tué...

— Écoutez, je ne me rappelle pas même ce meurtre, et je doute que quiconque s'en souviennne. Vous vous dépensez en pure perte. – Il jeta, par-dessus l'épaule de Moreland, un regard à deux de ses adjoints qui amenaient un prisonnier récalcitrant, ajouta : – Quoi qu'il en soit, sachez que j'ai été ravi de faire votre connaissance.

Aimable façon de donner congé...

CHAPITRE XV

Déprimé, Moreland longeait le trottoir, se laissant emporter par la marée humaine. Il s'en voulait d'avoir caressé un fol espoir. Ainsi que Hall l'avait souligné, un shérif affairé n'avait ni le temps ni l'envie d'exhumer des affaires classées depuis des années. Il y a belle lurette que le dossier Secker devait avoir atterri à la corbeille. Il avait parié, et perdu. Il ne lui restait plus maintenant qu'à prendre la prochaine diligence en partance pour Lennox.

Au bout d'un moment, il prit conscience que la foule s'était éclaircie et que les boutiques devant lesquelles il passait n'étaient plus éclairées. Apparemment, le charivari se limitait au secteur des saloons, à l'extrémité sud de la rue. Comme il atteignait un bâtiment de brique carré, un martèlement régulier vint attirer son attention. Sa curiosité éveillée, il s'arrêta. La lumière brillait à l'intérieur, et il put lire sur une vitre sale l'inscription *TUCSON STAR*. Devant une presse à marbre plan se tenait un homme qui portait un tablier maculé d'encre, et non loin, assis à une table, un jeune, chapeau de feutre de guingois et cigarette au coin des lèvres, gribouillait furieusement. Sam distingua, au fond, des casses de caractères et, empilés à la diable sur des étagères latérales, des livres, des feuilles et des plaques d'impression. Boulettes de papier, mégots et allumettes jonchaient le plancher.

Une idée jaillit en son esprit. Il ouvrit la porte d'une poussée et s'approcha du gratte-papier. Une étiquette, collée sur un côté de la table annonçait : *Al. Durham, Rédacteur en chef*.

— Dites-moi, s'enquit-il, depuis combien de temps cette feuille paraît-elle ?

— Depuis neuf ans, rétorqua le jeune homme sans cesser d'écrire. Cinquante *cents* le numéro.

— Vous conservez un exemplaire de chaque numéro ?

— Sûr ! – Le rédacteur leva les yeux, arbora un sourire radieux. – Nous les gardons pour la postérité !

— Pourrais-je consulter les archives de juin 68 ?

— Nous en serions très honorés.

Le journaliste repoussa sa chaise et alla prendre sur une étagère un gros volume relié qu'il laissa tomber sur la table.

— Prenez ma place. Je dois faire un tour au *Gray Mule*. Il paraît

qu'une poule a défoncé le crâne d'un joueur avec une bouteille de whisky.

Dès qu'il fut parti, Moreland s'installa à la table, ouvrit l'épais registre qui contenait la collection du *Tucson Star* pour l'année 1868 et entreprit de le feuilleter.

Il trouva finalement l'article qu'il cherchait, inséré en bas de colonne sous un long compte-rendu d'un pique-nique en Irlande. Il lut :

MEURTRE AU COUTEAU DANS UN SALOON

Jonas Secker, itinérant, est recherché par le shérif sous l'inculpation d'homicide. Secker est accusé d'avoir poignardé un certain John Hawker au Buckhorn Saloon. Le Deputy Broadbill a déclaré que Hawker était mort lorsqu'il arriva sur les lieux, mais des témoins ont formellement désigné Secker comme étant l'agresseur. Les deux hommes étaient apparemment engagés dans une âpre discussion quand Secker a brusquement sorti un couteau, en a frappé Hawker, puis a pris la fuite.

C'était peu, en vérité, mais peut-être y avait-il là une piste. Il ne restait plus qu'à aller interroger le *deputy* Broadbill. Lorsque Sam entra de nouveau dans le bureau du shérif, une expression résignée se peignit sur les traits de Hall. Il était facile de voir qu'il avait espéré ne plus jamais revoir le policier fouineur qui venait du comté de Culver.

— Une simple petite question, s'empressa de dire Moreland, et je vous laisserai en paix. Le *deputy* Broadbill est-il toujours dans le secteur ?

— Certainement. Bill assure la garde de nuit.

— C'est lui qui s'est occupé de l'affaire Secker. Vous ne voyez pas d'objection à ce que j'aille le trouver ?

— Mais non ! fit le shérif manifestement soulagé. — Il consulta une pendule fixée au mur. — Bill sera là dans dix minutes. Profitez-en pour vous relaxer !

Broadbill — un gaillard bien découplé, moustache à la gauloise — en dépit de ses dehors rudes et agressifs, se révéla finalement coopératif lorsque Moreland lui eut exposé l'objet de sa visite.

— L'affaire Hawker... fit-il d'une voix caverneuse. Bien sûr, je m'en souviens. Secker l'a suriné, puis il a mis les voiles. On ne l'a plus jamais revu depuis.

— Savez-vous d'où venait Secker ?

— Du Texas, a-t-on dit.

— Faisait-il partie du Gang du Garrot ?

Broadbill haussa les sourcils.

— Jamais entendu parler de cette bande-là... — Puis, au bout d'un moment, son visage s'éclaira. — Ah ! maintenant que vous m'en parlez, je crois me rappeler que le barman m'avait dit avoir entendu Hawker accuser Secker d'étrangler les gens avec un garrot. C'était la première fois que j'entendais prononcer ce mot, et il est resté gravé dans mon esprit.

— C'est tout ce que vous savez ? demanda Sam, très intéressé.

— Ouais... enfin, non... J'ajouterai que Hawker était un flic de Pinkerton. On a retrouvé un badge dans la poche de son pantalon. Le shérif a envoyé un rapport dans l'Est, mais il n'en est jamais rien résulté.

— Je vous remercie infiniment !

Moreland était maintenant très excité. Il lui était facile de reconstituer les faits : un agent de Pinkerton avait abordé Secker, alias Bigfoot, au saloon, il l'avait probablement accusé d'être un ancien membre du gang. Pris de panique, Bigfoot l'avait tué d'un coup de couteau, puis il s'était enfui.

Le moral au beau fixe, le *deputy* regagna son hôtel. Il avait glané suffisamment de présomptions pour être en mesure d'imputer à Sanders le meurtre de Heckel. Il avait tué une première fois à Tucson pour éviter de se faire prendre, puis une seconde fois à Mustang, pour se venger d'un traître. Tout concordait... comme une cartouche de 45 avec le barillet d'un colt...

*

* *

Quand Moreland regagna Mustang, il lui sembla l'avoir quitté depuis des semaines, bien que son absence n'eût duré que cinq jours. L'après-midi tirait à sa fin, l'ombre progressivement envahissait la place. Robinson, comme à son habitude, était affalé sur sa chaise, devant le poste de police. Sam alla loger le noir à l'écurie, puis revint s'accroupir sur ses talons à côté du shérif.

— Alors, comment avez-vous trouvé Tucson ? s'enquit ce dernier.

— Durant la journée, elle se contente de frire, mais le soir elle devient enragée. — Incapable de contenir sa joie plus longtemps, il annonça : — Je suis maintenant certain de la culpabilité de Bigfoot. Ce salaud était l'un des membres du Gang du Garrot.

— Vous m'en direz tant ! fit Robinson d'un ton qui dénotait une indifférence absolue.

— Voilà quatre ans, il a suriné un agent de Pinkerton qui voulait l'arrêter à Tucson. Il prend la tangente, rapplique ici. Heckel, alias Buckskin O'Brien, se pointe. Bigfoot se venge du traître en l'étrayant.

— Et si vous abattiez vos cartes ? Avez-vous des preuves de ce que vous avancez ?

— Des tas !

Sam raconta alors comment il était tombé sur l'article du *Tucson Star* et relata son entrevue avec le *deputy* Broadbill. Lorsqu'il eut terminé, Robinson secoua les cendres de sa pipe, redressa sa chaise et se leva.

— Il semblerait que Bigfoot ait quelques explications à nous donner, dit-il.

— Je vais chercher le bougre ! proposa Sam avec empressement, et d'un bond il se mit debout.

— Vous restez ici même ! ordonna le shérif d'une voix indiquant qu'il ne souffrirait pas la discussion.

Morose, Moreland regarda la silhouette massive de Robinson décroître dans la nuit tombante, en direction de l'écurie de louage. Il avait fait tout le boulot, et voilà que le shérif lui enlevait l'affaire des mains. Visiblement, il n'avait pas l'intention de laisser un vulgaire *deputy* bénéficier du prestige qui rejaillirait sur celui qui pourrait se vanter d'avoir élucidé l'énigme. De plus en plus maussade, il se laissa choir sur la chaise libérée par le shérif, roula une cigarette. Seule consolation : il était tout au moins parvenu à se blanchir. Par ailleurs, il était probable que Robinson ramènerait Bigfoot au poste et qu'il participerait, lui, Moreland, à l'interrogatoire du salopard.

Cependant, la nuit s'installait et les lumières commençaient à fleurir aux fenêtres des baraques sans que le shérif eût fait sa réapparition. Les nerfs à vif, il se mit à faire les cent pas, se demandant ce qui pouvait bien retenir Robinson, puis soudain l'idée lui vint que Bigfoot avait peut-être à nouveau joué du couteau et pris la fuite en laissant le shérif agoniser dans l'écurie. Incapable d'attendre plus longtemps, il se mit à traverser la place, à grandes enjambées.

Quelqu'un sortit de l'écurie, qui se dirigea vers lui.

— Jim ! s'exclama-t-il, franchement soulagé. Je commençais à craindre que Bigfoot ne vous ait troué la peau. Où est-il donc ?

— Je n'en sais fichtre rien, grommela Robinson. J'ai passé l'écurie au peigne fin, et je peux vous affirmer qu'il n'est pas dans le coin.

— Il a dû me voir quand je suis arrivé. Il aura sans doute pensé que j'avais obtenu des tuyaux sur lui à Tucson.

— Probable... En tout cas, je rentre chez moi. Phyllis est rudement mauvaise quand je suis en retard pour le souper. Ayez l'œil sur l'écurie. Il se peut que Bigfoot y revienne en douce. Il a dû filer en vitesse, car il a laissé ses couvertures. Il aura certainement besoin de vivres également.

— Sûr ! fit Moreland avec chaleur. Je vais fureter partout. Je finirai bien par dénicher ce salaud.

Si Sanders revient, songeait-il, ce sera tardivement, lorsqu'il croira tout le monde endormi. Aussi dîna-t-il sans se presser, puis il alla prendre un verre au saloon avant de s'acheminer à nouveau vers l'écurie de louage. Le ciel était criblé d'étoiles. Ça et là, les fenêtres éclairées semblaient autant d'yeux scrutateurs. Le cri lointain, sur les crêtes, d'un couguar en maraude fit courir un frisson le long de son épine dorsale. La Mort rôdait cette nuit...

Parvenu à une centaine de pas de l'énorme bâtiment, il s'arrêta, hésitant sur l'endroit où il prendrait position. Bigfoot pouvait tenter de se faufiler par l'arrière, mais il lui parut préférable de surveiller le devant. Il s'approcha donc jusqu'à une dizaine de mètres de la fenêtre à guillotine de l'« appartement » du maquignon et s'accroupit sur ses talons.

L'attente s'éternisa. Divers bruits l'atteignaient, assourdis, venant de l'autre bout de la place : le grincement des portes du saloon, le pépiement plaintif d'un oiseau de nuit, le piaffement d'un cheval. Mais rien ne bougeait dans la nuit constellée. Machinalement, il commença à rouler une cigarette, puis se ravisa, réfléchissant que fumer serait trahir sa présence. Peu à peu, irrésistiblement, la somnolence le prit. Il avait chevauché, depuis Lennox, la majeure partie de la journée, n'avait que fort peu dormi, la veille, dans la patache cahotante. Sa tête s'inclina, s'inclina...

Brusquement, il sortit de sa torpeur. Il venait d'entrevoir une lumière derrière la fenêtre. La lumière disparut, papillota de nouveau. Il y avait quelqu'un dans la pièce. Bigfoot, vraisemblablement, revenu chercher ses affaires. Le shérif avait vu juste.

Il se leva en hâte, se dirigea vers l'entrée de l'écurie. Tâtonna dans l'obscurité jusqu'à ce qu'il eût trouvé la poignée de la porte du logement du loueur de chevaux. Il l'ouvrit, bondit à l'intérieur... et fut aussitôt conscient d'une présence derrière lui. Une lanière lui enserra la gorge, mordant dans les chairs. Il comprit qu'il était destiné à la même mort que Heckel. Les oreilles emplies du souffle rauque de son agresseur, il se débattit, frénétiquement, mais en pure perte. Le sang afflua à ses tympans, son cerveau s'embruma, il sombra dans un gouffre sans fond.

CHAPITRE XVI

Il haletait, maintenu au fond d'un océan jaune par une pression persistante. Puis il réalisa qu'il était étendu sur le ventre, sur un plancher de terre battue, et que des mains fortes comprimaient et relâchaient ses côtes d'un mouvement rythmique. Il roula sur le flanc, parvint à concentrer son regard sur le visage barbu de Paul le Prêcheur, à la lueur fumeuse d'une lanterne. Progressivement la mémoire lui revint : l'attaque, la lanière écrasant sa trachée-artère, la plongée dans les ténèbres.

Paul se redressa, le prit par les aisselles, le pilota vers le lit à roulettes. Sam s'y affala avec gratitude, palpa sa gorge. Il lui semblait qu'elle était enserrée par un fil de fer chauffé au rouge. Non sans peine, il croassa :

— Que diable s'est-il passé ?

— Le Seigneur a jugé bon de faire de moi l'instrument de votre sauvetage, mon frère, afin de préserver votre misérable existence. J'entrais dans l'écurie dans l'intention de reposer mes membres las sur la paille quand le bruit d'une lutte m'attira dans cette pièce. Un homme, tel un rat, passa devant moi, dans le noir. J'allumai la lampe, vous vis étendu sur le sol, à l'agonie. C'est alors que j'insufflai de l'air dans vos poumons.

— Bigfoot ! Ce salaud m'a tendu une embuscade. Mille fois merci, Prêcheur. Il avait déjà étranglé Heckel, et j'ai bien failli connaître le même sort.

— Remerciez plutôt le Créateur ! Louez-le de ce qu'il ait jugé bon, dans sa Sagesse, de prolonger votre vie indigne.

— Soit... Je vous remercie tous les deux, fit Moreland d'une voix rauque. — Il se leva, chancela. — Je crois que je vais regagner ma chambre.

— Vous constituez une proie aisée, mon frère, si le mécréant rôde dans les parages. À la vérité, vous marchez dans l'ombre de la Mort. Le Seigneur entend que je vous accompagne à votre lieu de repos.

— Je n'y vois pas d'objection, fit Sam avec un sourire crispé.

Le Prêcheur souffla la lampe, et les deux hommes sortirent dans la nuit sereine. Seule une lumière tamisée éclairait faiblement les

fenêtres du saloon. Devant l'hôtel, Moreland s'arrêta.

— Nous voilà rendus, dit-il. Je vous suis infiniment reconnaissant, Prêcheur.

— Le Diable est sorti cette nuit, mon frère. Peut-être se trouve-t-il présentement dans votre chambre. Montrez-moi la voie, je vous suis.

— Voyons ! Je suis sûr qu'il court en ce moment comme s'il avait le feu aux trousses !

Sans répondre, Paul fit signe à Sam d'avancer, avec une singulière force persuasive. Ensemble ils traversèrent le hall désert, suivirent le couloir jusqu'à la chambre. Le *deputy* accrocha son chapeau à une patère, et son visiteur se laissa choir sur le lit, posa à côté de lui sa grosse Bible noire et entreprit de rouler une cigarette entre ses longs doigts fuselés, puis d'une voix, cette fois, sans emphase aucune :

— Frère, dit-il, je suis un peu perplexe. Je me suis laissé dire que ce comté était un repaire d'outlaws, mais que cependant on y observait les lois. Or, voilà que cette nuit un meurtre a bien failli être commis, et vous m'avez d'autre part parlé d'un homme qui avait été récemment étranglé. Comment expliquer cette brusque explosion de violence ?

— J'ai réveillé le Gang du Garrot... – Sam s'installa sur l'unique chaise et relata toute l'histoire. Puis il conclut : – Ce soir, je surveillais l'écurie de louage, pensant que Bigfoot essaierait peut-être d'y revenir en douce. – Il toucha sa gorge meurtrie, ébaucha un sourire. – Je ne m'étais pas trompé !

Le Prêcheur avait écouté avec une attention soutenue, ses yeux noirs, perçants, rivés sur Moreland. Quand ce dernier eut terminé, il dit, en guise de commentaire :

— L'homme est né pour connaître les ennuis. Vous avez emprunté une piste périlleuse, mon frère. Je connais de réputation les loups dont vous m'avez parlé. Ils sont trois, lâchés dans la nature. Ils frappent vite, sans pitié, ainsi que vous le savez. Vous feriez preuve de sagesse en...

À ce moment-là, une vitre de la fenêtre vola en éclats. Une balle miaula, alla se loger dans le chambranle de la porte, à quelques centimètres au-dessus de la tête de Sam. Il se jeta à plat ventre, tandis que Paul roulait à bas du lit. Il bondit vers la lampe posée sur la commode, l'éteignit, puis se précipita vers la fenêtre, dégainant vivement son revolver. Déjà Paul était derrière lui, un colt 45 au poing.

Ensemble, ils scrutèrent la nuit. Rien ne bougeait.

— Têtu, ce démon, fit le Prêcheur. Comme je m'apprêtais à vous le dire, mon frère, vous feriez mieux de partir. Il ne s'en tiendra pas là.

— Je reste ! déclara Moreland d'une voix qui tremblait un peu.

— Les sots meurent par manque de discernement, répliqua Paul d'un air indifférent. — Il rengaina son colt, esquissa un pâle sourire. — *Adios !* Faites de beaux rêves.

Sur ce, à grandes enjambées, il se dirigea vers la porte et sortit.

Sam retira ses bottes, poussa le dos de la chaise sous la poignée de la porte, glissa son six-coups dans l'oreiller puis s'étendit sur le lit. Mais il ne parvint pas à trouver le sommeil. Le cou lui brûlait, des pensées tumultueuses assaillaient son esprit. Comme Paul l'avait prédit, Bigfoot ferait une nouvelle tentative, cela ne faisait aucun doute. Sans parler des deux autres membres du gang qui étaient, eux aussi, susceptibles d'attenter à ses jours. Ah ! si seulement, il avait pu mettre la main sur ces vieux avis de recherche et établir leur identité, peut-être, alors, aurait-il eu une chance de se défendre. Dans l'état actuel des choses, il se sentait aussi désarmé qu'un lapin dans la gueule du loup.

Et ce Prêcheur... Singulier personnage ! Il était, en permanence, armé d'un six-coups, roulait les cigarettes aussi dextrement qu'un cowboy... Par ailleurs, comment se faisait-il qu'il sût que trois membres du Gang du Garrot hantaient le secteur ?

Une chose sûre : il devait descendre Bigfoot avant que celui-ci n'eût sa peau. Les chances étaient en faveur du maquignon. Le jour, il avait la faculté de se terrer à l'écart de la ville ; la nuit, il pouvait s'y réintroduire tout à loisir, et y rôder, guettant l'occasion propice.

La cabane de Larner, au-delà de Cow Creek... L'idée lui vint subitement. Le shérif avait ordonné au voleur de chevaux d'évacuer le secteur, Sanders et Larner avaient été amis intimes... L'endroit était retiré, les voisins, peu nombreux, étaient d'anciens détenus qui s'occupaient strictement de leurs affaires personnelles. Oui, cela valait la peine d'aller s'en assurer...

Ce fut la raison pour laquelle Moreland quitta Mustang au lever du soleil.

*

* *

Il était midi lorsqu'il atteignit Cow Creek. Comme la fois précédente, il se dirigea vers l'aval, empruntant la piste vague qui épousait les méandres de la rivière babillarde. Des traces de sabots dans les fondrières attestaient le passage récent d'un cavalier. Encouragé, le *deputy* poussa de l'avant. Il aurait parié sa selle que le cavalier en question était Bigfoot.

Parvenu au confluent, il bifurqua sur le sentier qui lui était maintenant familier. De même qu'avant, il attacha son cheval en plein *chaparral*, puis commença à se frayer un chemin entre les épais fourrés. Lorsqu'il arriva en vue de la cabane, il ne put retenir une

exclamation de surprise. Devant, sur le banc, deux hommes avaient pris place : Bigfoot... et Larnier !

Dérouté, il les contempla, masqué par un écran de broussailles. Jamais l'idée ne l'avait effleuré que le voleur de chevaux transgresserait les ordres du shérif. Que faire ? Aller chercher sa Winchester restée sur le cheval et abattre Sanders ? L'idée ne lui souriait guère : cela heurtait ses principes, et il tenait d'autre part à le ramener vivant, car il représentait son unique chance de prouver son innocence dans l'affaire du meurtre de Heckel.

Il pouvait également retourner à Mustang et s'assurer le concours du shérif, mais cela représentait une longue chevauchée et rien ne disait que Bigfoot serait toujours là quand ils reviendraient. Le mieux à faire, semblait-il, était de ne pas bouger et d'espérer que l'un des deux compères s'éloignerait. Sans enthousiasme, il s'installa donc dans l'attente.

Le soleil déclina vers l'ouest, les ombres s'allongèrent. Ankylosé en raison de sa longue inaction, brûlant d'impatience, Sam voyait maintenant la cabane s'estomper peu à peu dans le crépuscule. Une lumière brilla derrière l'une des fenêtres. Durant les heures interminables de l'après-midi, aucun des deux hommes n'avait donné la moindre indication de son intention de partir. Ils paraissaient se contenter de tuer le temps, entrant, sortant, fumant, flânant à la ronde.

Las d'attendre, Moreland se leva, et revolver au poing, s'approcha en tapinois de la cabane. Il risqua un œil à la fenêtre. Assis à chaque bout d'une petite table en planches, Sanders et Larnier, cigarette au bec, jouaient aux cartes. Comme s'ils se préparaient à passer la nuit là.

Pris d'une brusque soif d'action, il arma son 45, se coula vers la porte entrouverte. Colt braqué, il la poussa du pied, bondit à l'intérieur.

— Haut les mains !

Les deux têtes se tournèrent. Aucune expression ne se peignit sur les traits burinés de Larnier, seules ses lèvres minces se serrèrent sous la moustache tombante. La mâchoire de Bigfoot s'abaissa.

— Allons, exécution ! réitéra Moreland d'une voix coupante.

Bigfoot leva les mains à hauteur des épaules. Larnier tendit vivement le bras sur la table et poussa la lampe qui s'écrasa au plancher. La lumière s'éteignit en papillotant, un revolver gronda. À la faveur de la brève lueur orangée, Sam entrevit l'un des deux hommes allongé au-delà de la table. Le second, accroupi, pressait de nouveau la détente. Moreland entendit la balle se loger avec un bruit mat dans le mur derrière lui. Il mit un genou au sol et commença à tirer au jugé en direction de la forme accroupie. Suivit un échange de coups de feu,

puis Sam perçut un cri déchirant à l'instant même où un cliquetis métallique lui apprenait que son colt était vide. Puis il réalisa que le tir avait cessé. Ses tympan bourdonnaient, l'âcre fumée de poudre lui piquait les yeux. Il scruta les ténèbres. Quelqu'un toussa, puis la voix rauque de Bigfoot s'éleva :

— J'abandonne !

Les méninges de Moreland s'emballèrent. Il tenait à la main un revolver vide. Lorsqu'il répondrait, les deux bandits enverraient probablement du plomb en direction de sa voix. Puis il se souvint du cri. Il s'aplatit contre le plancher de terre battue, cria :

— Sortez ! Les mains en l'air !

Aussitôt, il roula prestement sur le flanc.

Une vague silhouette se matérialisa dans l'épaisse fumée qui flottait dans la pièce exigüe. Bras levés, l'homme franchit la porte d'un pas traînant. Sam se leva d'un bond, s'élança à sa suite, s'attendant à chaque seconde à recevoir une balle dans le dos. Mais nulle détonation ne troua le silence.

Il tendit la main, tira de l'étui le revolver de Bigfoot et le glissa à sa ceinture. Puis il empoigna le maquignon par l'épaule, lui fit faire volte-face, s'enquit :

— Larner est blessé ?

— Larner est mort ! répondit Sanders d'une voix vibrante d'indignation. Vous tuez donc pour le plaisir ?

— Emmenez-le dehors ! enjoignit Moreland qui continuait à se méfier d'une ruse. – Voyant que Bigfoot demeurerait indécis, il lui enfonça le canon de son colt dans le ventre. – Vous préférez peut-être une balle ? fit-il d'un ton coupant.

De mauvaise grâce, Sanders rentra dans la cabane enfumée. Sam profita de l'occasion pour éjecter les douilles vides et recharger son arme.

Bigfoot ressortit, tirant son collègue inerte par les pieds. Un seul regard suffit à Sam pour constater que ce n'était pas de la frime. Le visage du voleur de chevaux n'était qu'une bouillie sanglante, toute la mâchoire inférieure avait été emportée par sa balle. Bigfoot laissa retomber les jambes de son complice. Au moment où il se retournait, pris d'un accès de toux, le *deputy* puisa dans l'une de ses poches de hanche une paire de menottes. Avant que le palefrenier n'eût réalisé son intention, il les referma vivement sur ses poignets osseux.

— Et de quoi m'accuse-t-on ? demanda Sanders d'un ton outragé.

— De meurtre ! Auriez-vous oublié Mike Heckel ?

— Je sais maintenant que vous êtes timbré ! grogna le prisonnier.

— Si vous n'êtes pas coupable, comment se fait-il que vous ayez

pris la tangente ? – Bigfoot se contentant de se renfrogner, sans mot dire, il ajouta : – Et comment se fait-il que vous m'ayez presque étranglé dans l'écurie, la nuit dernière ?

— La nuit dernière, j'étais ici même !

— Vraiment !

— J'ai un ali... – Bigfoot s'interrompit, contempla d'un air sombre le corps de Larner, étalé à la lueur des étoiles. – Voilà mon alibi... aussi mort que Santa Anna !

CHAPITRE XVII

D'excellente humeur, Moreland entra au restaurant. Il lança son chapeau sur l'une des patères, puis prit place au bar, sur un tabouret, en sifflotant.

— Vous aurait-on gracié ? s'enquit la serveuse avec son effronterie coutumière. Vous me faites penser au chat qui vient d'avaler le canari.

— Je viens de mettre sous les verrous l'assassin de Heckel, riposta-t-il d'un air dégagé.

— Vraiment ! Peut-on savoir qui est-ce ?

— Vous ne devineriez jamais, dit-il en souriant. Donnez-moi plutôt des crêpes et de la mélasse.

Elle releva la tête, dédaigneuse, réintégra sa cuisine. Lorsqu'elle le servit, elle implora :

— Allons ! Dites-le moi ! Qui a tué Heckel ?

— Bigfoot. Je pense qu'il appartient au Gang du Garrot.

— Vous pensez ! Vous êtes pourtant bien placé pour le savoir !

Il soupira. Même s'il jurait sur une pile de Bibles qu'il était innocent du crime de Cottonwood, Milly Hogan ne le croirait pas. Et, sans qu'il sût très bien pourquoi, il tenait beaucoup à se disculper à ses yeux.

— Ouais... rugit-il, et voilà pourquoi je le sais ! – Il dégrafa sa chemise, renversa la tête en arrière, exposa son cou meurtri. – L'œuvre de Bigfoot... Ce salaud a bien failli m'occire.

— Mais pourquoi ? fit la jeune fille qui contemplait la striure rouge d'un air atterré.

— Parce que je l'avais coincé. J'ai obtenu des tuyaux sur lui à Tucson. Heckel était un ancien membre du gang. La police parvint à l'épingler, mais il n'écopa qu'une peine minime car il donna ses complices. Sitôt sorti de taule, il s'était fait chasseur de primes.

— Et il était, venu à Mustang pour toucher le prix du sang ?

— À moins que ce ne soit pour un règlement de comptes, qui le saura jamais ? Quoi qu'il en soit, Bigfoot l'a vu arriver, et il a liquidé celui qu'il considérait comme un traître. J'espère maintenant que cette fripouille craquera et qu'elle me blanchira.

— Savez-vous, Sam... Je commence à penser que vous avez

peut-être été injustement condamné...

— Si vous aviez ne fût-ce que la cervelle d'un oiseau-mouche, vous n'en auriez jamais douté...

— J'ai dit peut-être !

Elle prit sa tasse, la remplit, l'observa tandis qu'il mangeait. *Ex abrupto*, elle demanda :

— Le Gang du Garrot ne comprenait-il pas quatre membres... sans vous compter ?

— C'est ce que l'on dit généralement.

— Il y en aurait donc encore deux lâchés dans la nature. N'êtes-vous pas en danger ?

Il eut un haussement d'épaules insouciant.

— Je doute qu'ils se trouvent dans le secteur.

Son *breakfast* achevé, Moreland se dirigea vers la grange qui faisait office de prison. Comme il était plus de minuit lorsqu'il était rentré à Mustang, il n'avait pas jugé utile de tirer le shérif du lit. C'est pourquoi il avait bouclé Bigfoot, et il s'était ensuite octroyé un repos bien gagné.

Robinson écouta sans réaction le compte-rendu que lui fit son adjoint des derniers événements : la tentative d'assassinat sur sa personne dans l'écurie de louage, le coup de feu tiré à travers la fenêtre de sa chambre d'hôtel, la bagarre dans la cabane de Larner.

— J'ai donc fini par coincer ce crotale, conclut Sam triomphalement. Le cas me paraît clair.

— Avez-vous une déclaration à faire ? demanda le shérif à Sanders.

Bigfoot se borna à cracher, d'un air parfaitement écoeuré.

— Coffrez-le ! enjoignit Robinson.

Moreland reconduisit son prisonnier à la grange, fixa à ses chevilles les menottes qu'il avait précédemment aux poignets, puis fit glisser en place la barre qui bloquait la porte. En rejoignant le poste de police, il repensa à la remarque que la serveuse lui avait faite à propos des deux membres du gang encore en liberté.

— Il se pourrait que deux des anciens complices de Bigfoot rôdent dans les parages, fit-il observer lorsqu'il eut regagné le bureau du shérif. Forcer la porte de cette grange serait un jeu d'enfant. Nous devrions monter la garde.

— Inutile de vous mettre martel en tête. Nous n'avons rien à craindre jusqu'au coucher du soleil. Ensuite, je surveillerai les lieux.

Le visage de Sam s'éclaira, il proposa :

— Je prendrai la relève à minuit.

— Entendu, fit le shérif d'un air indifférent.

Gracieux comme une porte de prison, songea Moreland qui luttait contre le sommeil. Son exaltation était tombée, et la réaction se

faisait sentir. Rien d'étonnant à cela, d'ailleurs, car il n'avait pas dormi plus de huit heures au cours des deux nuits passées.

Visiblement, la nouvelle de l'arrestation du loueur de chevaux commençait à se propager. Des groupes s'étaient formés devant le saloon, qui discutaient en gesticulant. Probablement n'étaient-ils pas d'accord quant à la culpabilité de Bigfoot, et peut-être les deux anciens collègues de ce dernier se trouvaient-ils parmi eux. Il fit observer à Robinson :

— Si nous pouvions retrouver ces vieux avis de recherche lancés contre les membres du gang, cela nous faciliterait grandement les choses...

Le shérif se borna à acquiescer par un grognement. Il se comporte comme s'il s'en fichait éperdument, pensa Sam. Mais peut-être modifiera-t-il son optique si quelqu'un tire sur lui lorsqu'il sera de garde, après la tombée de la nuit...

L'arrivée du Prêcheur, hirsute, sur sa méchante mule, vint mettre un terme à ses méditations. Tandis qu'il traversait la place à leur rencontre, Sam remarqua que Robinson paraissait fasciné par l'évangéliste barbu. Paul s'approcha, fit stopper sa monture.

— Mes frères, psalmodia-t-il, vous me voyez plongé dans un abîme de désolation. J'ai égaré mon bâton, mon bras droit, mon réconfort, mon guide.

— Votre grosse Bible noire, fit Moreland, inspiré.

— Oui, en vérité, admit le Prêcheur d'un air abattu. Vous vous souvenez certainement, mon frère, que nous fûmes à deux reprises importunés par des événements incongrus, la première fois à l'écurie de louage, voilà deux nuits, la seconde dans votre chambre d'hôtel. J'ai dû, sans réfléchir, la poser quelque part.

— C'est bien fâcheux ! compatit le *deputy*. Avez-vous cherché ?

— Partout. La brave femme de l'hôtel m'a certifié que si elle avait vu une Bible dans votre chambre, mon frère, cela l'aurait marquée... J'ai passé l'écurie au peigne fin, mais en vain. Puisse le Seigneur me pardonner cet instant d'étourderie !

— Nous la retrouverons bien.

— Seul cet espoir me soutient, répondit Paul d'un ton plaintif. — Il fit tourner sa mule, puis, comme pris d'une brusque pensée : — Décidément, ma mémoire me joue des tours, avoua-t-il en contemplant Sam d'un air morose. Comme je passais par Lennox, en route pour cette sentine de vices, le bon shérif m'a transmis un message. J'ai cru comprendre que vous étiez intéressé par les avis de recherche concernant trois pécheurs.

— Le Gang du Garrot, précisa Moreland.

— Il a télégraphié à Myberg, au Texas. Il semblerait que ces documents soient disponibles et qu'ils aient été envoyés par la poste.

— Par Dieu ! C'est la meilleure nouvelle que j'aie apprise depuis une éternité ! Quand pensez-vous que Lanker les aura ?

— Très bientôt, mon frère, très bientôt.

Sur ces mots, Paul leva les rênes et pressa sa mule du talon.

— Qu'en dites-vous, Jim ? demanda Moreland quand l'évangéliste se fut éloigné. M'est avis que nous ne tarderons pas à identifier ces canailles ?

Robinson opina, d'un air absent, comme absorbé dans ses propres pensées. Sam bâilla, submergé de fatigue. Si je ne dors pas un peu, songeait-il, jamais je ne serai d'attaque pour prendre mon tour de garde à minuit. Le shérif, de toute manière, n'est pas d'humeur loquace. Alors, autant aller faire un petit somme...

*

* *

— Qu'est-ce que vous avez bien pu fabriquer ? s'enquit Mrs. Larcombe lorsqu'il pénétra dans le hall de l'hôtel. Vous commencez par casser les carreaux, ensuite ce prédicateur cinglé rapplique ici en prétendant qu'il a laissé une Bible dans votre chambre, et pour couronner le tout on raconte que vous avez coffré Bigfoot.

— Je vous mettrai au parfum, quand j'en aurai le temps, répondit Sam en souriant. D'importants événements viennent de se produire à Mustang.

— Des événements, des événements... Je n'arrive même pas à me tenir au courant de ce qui se passe dans mon hôtel... Quoi qu'il en soit, ne vous en prenez pas à moi s'il y a des courants d'air dans votre chambre, et ne râlez pas quand vous verrez votre prochaine note. Les vitres se paient cher.

Pour le moment, Moreland ne se souciait guère du prix des vitres. Il ne pensait qu'à une chose : dormir.

Il poussa un soupir d'aise en refermant la porte de sa chambre. Il lança son chapeau dans un coin, retira ses bottes, s'étendit sur le lit. Les choses commençaient à prendre tournure... Il n'était plus très loin du but... Quelques minutes plus tard, il dormait comme un loir.

*

* *

Lorsqu'il s'éveilla, la pièce était plongée dans une obscurité totale. L'esprit engourdi, il se dirigea en titubant vers la commode, trouva ses allumettes, en gratta une. Il consulta sa montre : 23 h 21 ! Assurément, il avait eu sa dose de sommeil... Encore heureux qu'il se fût réveillé à temps pour aller prendre la relève du shérif, à minuit !... Après avoir allumé la lampe, il chercha ses bottes à tâtons, toucha sous le lit un objet dur qu'il amena à la lumière... la grosse Bible de

Paul ! Le livre était probablement tombé lors de la confusion qui avait suivi l'attentat manqué. Eh bien, voilà une trouvaille qui plongerait le Prêcheur dans la joie... Distraitement, il l'ouvrit, commença d'en feuilleter les pages. La couverture noire lui parut renflée ; il la défit, avisa l'enveloppe qui y était collée, d'où dépassaient les bords de plusieurs feuilles jaunies. Il les retira, les déplia, poussé par la curiosité... et le souffle lui manqua : il tenait en main trois avis de recherche, et celui du dessus s'ornait des traits burinés du shérif Robinson. L'affiche le nommait « Dutch », chef du Gang du Garrot, et la récompense offerte pour sa capture était de cinq mille dollars – mort ou vif. Tout à fait réveillé maintenant, Sam examina les deux autres avis. L'un reproduisait le visage parcheminé de Bigfoot, l'autre celui de Ted Larnier, le voleur de chevaux.

CHAPITRE XVIII

Mal remis de son ébahissement, Moreland contemplait les trois *dodgers* étalés sur son lit. Rien d'étonnant à ce que le shérif se fût montré aussi peu coopératif et qu'il eût laissé Sanders lui glisser entre les doigts. Mais comment expliquer que Paul le Prêcheur ait été en possession de ces précieux documents ? Il se souvint alors que Robinson, en ce moment même, était censé garder le prisonnier. Glissant les feuilles dans l'une de ces poches, il mit ses bottes, boucla son ceinturon et sortit de sa chambre comme une tornade.

Tête baissée, il courut sur le trottoir de bois, s'engouffra dans l'étroite venelle noire joutant le *General Store*. Lorsqu'il discerna, au milieu du terrain vague, les contours estompés de la grange qui tenait lieu de prison, il sortit son revolver et commença à se frayer un chemin à travers les immondices, boîtes de conserve et barriques vides, tous ses sens mobilisés pour faire face à d'éventuels ennuis. Mais il semblait bien qu'il n'y eût personne à la ronde. La porte du bâtiment était grande ouverte. Sans craindre un piège, il bondit à l'intérieur, provoquant une folle débandade chez les rats. Le prisonnier, bien entendu, avait disparu.

Hésitant sur le parti à prendre, Moreland ressortit, et pirouetta en entendant un bruit de pas. La silhouette allongée de Paul le Prêcheur se précisa dans la pénombre.

— Mon frère, l'oiseau s'est envolé...

— Qu'est-ce que ça peut bien vous f... ? riposta Sam d'un ton cassant.

— Je voulais sauver son âme immortelle.

— Pas de salades ! rugit le *deputy* en produisant les trois avis de recherche. Collés au dos de votre Bible. Le Gang du Garrot ! Comment se fait-il ?

— Il s'agit simplement de trois brebis égarées, mon frère, répondit le Prêcheur en souriant. J'avais nourri l'espoir de les ramener au bercail.

— Vous mentez ! Je dis, moi, que vous êtes un chasseur de primes et que cet accoutrement de prédicateur itinérant n'est qu'une supercherie. Ce qui vous intéresse, ce sont les quinze mille dollars de récompense, cinq mille par tête de pipe !

— Possible, admit Paul sans se décontenancer. — Puis, changeant subitement de ton et de tour : — Soit : Vous voulez nos trois lascars parce que vous cherchez à vous blanchir. Moi, je les veux pour toucher l'argent du sang. Si nous ne marchons pas la main dans la main, nous serons tous les deux perdants.

— Mais encore ?

— Les bougres ont filé. Lançons-nous à leur poursuite.

Plus facile à dire qu'à faire, songea Sam. Quelle direction les fugitifs avaient-ils prise ? Ils en étaient réduits aux conjectures, avec toutes les chances de se tromper.

— Vous avez une idée quelconque ? s'enquit-il.

— Envisagez les choses du point de vue de Dutch. Ce type-là est malin comme un singe. Il se doutera bien que vous donnerez l'alarme, et que chaque piste et chaque point d'eau sera surveillé, d'ici à la frontière. Aussi prendra-t-il tout naturellement une autre direction. L'Est, si je me fie à mon intuition.

— Ouais... et il sautera probablement par-dessus ces montagnes ! railla Moreland en désignant de la tête les Chiricahuas.

— Vous oubliez Horseshoe Pass ?

— Mmm. Jamais entendu parler.

— Mais je suis bien certain que Dutch le connaît, lui. C'est un col élevé, trop étroit pour permettre le passage des diligences, en quelque sorte une porte de service s'ouvrant sur le Nouveau-Mexique. Il est situé à vingt-cinq ou trente miles au nord-est. À la place de Dutch, c'est là que j'irais.

— Eh bien, qu'attendons-nous ? Allons-y !

*

* *

Ombres à la lueur des étoiles, les deux hommes quittèrent Mustang en direction du nord, Moreland se laissant guider par le pseudo-évangéliste.

À l'aube, ils s'arrêtèrent aux rives d'un ruisseau au lit jonché de gros galets pour se reposer et abreuver leurs montures. Heureux de ce répit, ils en profitèrent pour bavarder tout en fumant, assis sur leurs talons.

À le voir ainsi, dans le demi-jour, la tête enfoncée dans les épaules, avec son nez crochu, les basques de sa redingote traînant derrière lui, Sam ne pouvait s'empêcher de comparer Paul à un gros vautour couvant de sombres projets. Il avait le pressentiment que le faux prêcheur mijotait quelque chose pour son propre compte. Quoi au juste, il n'aurait su le dire, mais il ne pouvait se résoudre à lui faire confiance.

— Vous pensez donc que c'est Bigfoot qui a liquidé Heckel, et

qu'il a ensuite tenté de vous étrangler ?

Sam se borna à acquiescer d'un signe de tête, et Paul reprit :

— Vous vous trompez totalement. Quand le gang opérait, c'était Dutch qui se chargeait de liquider les gêneurs, et je suis prêt à parier qu'il continue à exercer sa spécialité. Bigfoot n'a pas l'envergure. Récapitulons les faits : Buckskin O'Brien reçoit une balle dans la jambe à Myberg et se fait épingler. Le reste de la bande détale, et le laisse en plan. Il voit rouge, crache le morceau à la police, et, en retour, la justice lui fait une fleur : cinq ans de réclusion. Cinq ans pendant lesquels il a tout le temps de remâcher la trahison de ses collègues qui l'ont abandonné en emportant sa part du butin. Je vous laisse le soin d'imaginer son état d'esprit lorsqu'il quitte le pénitencier.

— J'imagine assez bien, en effet.

— Dès lors, il n'a plus qu'une idée en tête : rendre à Dutch la monnaie de sa pièce. Il se fait appeler Heckel, devient chasseur de primes, ce qui lui donne la faculté de fureter à la ronde.

— Mais Dutch le repère dès son arrivée à Mustang, et devine aussitôt ses intentions, intervint Sam en repensant au singulier empressement du shérif à aller « réparer une serrure » dès qu'il avait vu l'étranger, ainsi qu'aux paroles de Heckel au *Wagon Wheel* : « Je prendrai le large dès que j'aurai réglé une petite affaire avec un salaud doublé d'un froussard. » Dutch n'a donc pas le choix : il doit liquider son ancien complice, sous peine de perdre sa charge de shérif et qui plus est, probablement, sa vie. Il surveille les portes du saloon, guette la sortie de Heckel, l'étrangle dans la ruelle. Puis il découvre dans les sacoches de sa victime l'avis de recherche me concernant et, fort de cette trouvaille, s'ingénie à me mettre son crime sur le dos.

Paul sourit, révélant des dents blanches bien plantées.

— C'est exactement ainsi que j'avais raisonné. Mais voilà que vous venez tout gâcher. Vous vous rendez à Lennox, vous vous tuyautez sur Heckel. Dutch s'alarme, et quand vous lui déclarez que vous avez reconnu en Bigfoot l'un des membres du gang, il estime qu'il est grand temps de vous clore le bec. Définitivement. Il vous tend un guet-apens dans l'écurie de louage. Par bonheur, je me trouvais là, car je surveillais ses agissements, et c'est ainsi que vous avez eu la vie sauve.

Moreland contempla son compagnon, en fronçant les sourcils.

— Si vous aviez dépisté les malfaiteurs, pourquoi n'avez-vous pas fait appel à la police ?

Une lueur narquoise s'alluma dans le regard de Paul.

— Pour une raison bien simple. Je vous expliquerai peut-être... plus tard. — Il se releva, s'étira. — Allons, je pense qu'il est temps que nous nous remettions en route !

Ils firent leur dernière halte au coucher du soleil, avant d'attaquer le col. Les deux chevaux étaient fourbus, et Sam vanné, mais Paul insista, au terme d'une pause fort brève, pour pousser de l'avant, arguant du fait que leur gibier, s'il réussissait à passer au Nouveau-Mexique, se perdrait à tout jamais dans ces vastes étendues désertiques. Il prévoyait que les deux bandits, se croyant à l'abri des poursuites, camperaient pour la nuit aux abords du col, exténués qu'ils étaient, eux aussi, par leur longue chevauchée.

Les montagnes, maintenant, allongeaient leur ombre, gigantesques masses granitiques déchiquetées, hérissées d'aiguilles et de pics. Lorsqu'ils s'engagèrent dans l'étroit défilé qu'enserrait une double muraille de roche érodée, l'obscurité, soudain, les enveloppa, atténuée seulement par un mince liseré de ciel pâlisant. Paul, qui allait en tête, tira brusquement sur les rênes, et Moreland, aussitôt, vint se porter à sa hauteur. Devant eux, une pâle lueur rouge clignotait dans la nuit.

— Nous avons tiré les bonnes cartes, souffla le *deputy*.

— Il ne nous reste plus qu'à les jouer, rétorqua Paul qui mit pied à terre et prit sa Winchester.

— Quelle tactique préconisez-vous ?

— On approche sans bruit. Si l'occasion est propice, on tire.

— Vous voulez dire qu'on les descend ?

— Morts ou vifs, ils valent toujours cinq mille dollars chacun, répondit le faux évangéliste avec autant de désinvolture que s'il avait énoncé le prix d'une paire de bœufs.

— Je ne veux pas qu'ils soient tués !

— Pourquoi diable tenez-vous tant à les prendre vivants ? Morts, ils seraient plus faciles à ramener.

— Parce que j'ai besoin de leur témoignage pour me disculper. S'ils se taisent à tout jamais, je suis condamné à passer le reste de mon existence à fuir, ou à retourner pourrir à Huntsville.

Paul plissa le front, s'accordant le temps de la réflexion.

— O.K. ! fit-il enfin. Et comment nous y prendrons-nous ?

— Nous nous rapprochons d'eux, comme des Indiens, et puis nous les neutralisons.

— Dutch est un virtuose du six-coups.

— Vous le tiendrez en respect ; moi, je me charge du reste.

— Vous êtes complètement cinglé, dit Paul en haussant les épaules. Mais qu'il en soit fait selon votre bon plaisir.

Ils attachèrent leurs montures, enlevèrent leurs éperons. Puis, dans le noir, ils avancèrent, Paul muni de sa Winchester, la poussière étouffant leurs pas, tel un tapis moelleux.

Ils ralentirent en arrivant aux abords du petit feu de camp. À la

faveur de sa lueur vacillante, Moreland distingua le shérif – il lui était encore difficile d'admettre qu'il fût Dutch – occupé, accroupi près des flammes, à surveiller une cafetière noircie. En face de lui, Bigfoot ; et, non loin, les chevaux.

Paul toucha le bras de Sam et se fondit dans les ténèbres. Le *deputy*, aussitôt, sortit son 45, puis, lentement, s'avança.

CHAPITRE XIX

Parvenu, sans se faire remarquer, à une douzaine de pas du feu, Sam, du pouce, arma son colt. En entendant le déclic, les deux bandits tournèrent la tête, tels deux pantins actionnés par le même fil.

— Les mains en l'air ! cria Sam en s'avancant dans le cercle de lumière.

Les deux hommes, lentement, se mirent debout. Bigfoot commença à lever les bras, mais le shérif, prompt comme un crotale qui va mordre, porta la main à son 45. Au même instant, une détonation retentit, dont l'écho rebondit de paroi en paroi. Robinson chancela, ses bras retombèrent et le revolver lui glissa des doigts. Il s'effondra, telle une outre percée, fut secoué d'un spasme, puis demeura inerte.

— Ne tirez pas ! hurla Bigfoot, fou de terreur, en dressant les bras vers le ciel.

Moreland s'approcha du loueur de chevaux, le délesta de son ceinturon. Il sortit ensuite une paire de menottes, les lui passa. Sanders se répandit en invectives.

— La ferme ! rugit le *deputy* en braquant son colt sur le maquignon. Dites-vous bien que pour moi vous valez le même prix, que vous soyez mort ou vivant !

Apparemment convaincu, Sanders se tut et se contenta de regarder Sam d'un œil noir. Paul sortit des ténèbres, poussa de la pointe de sa botte le cadavre du shérif.

— Il doit être en train de danser la gigue en enfer ; déclara-t-il d'un air détaché.

Puis, ayant calé sa Winchester contre un rocher, il entreprit de fouiller les bagages des hors-la-loi.

— Qu'espérez-vous trouver ? demanda Moreland, intrigué.

— Ceci ! fit Paul triomphalement en brandissant une bourse de daim renflée.

Il en dénoua les cordons, fit couler dans le creux de sa main une cascatelle de pierres scintillantes. Et, dévisageant d'un air narquois le *deputy* médusé, il expliqua :

— Le butin du Gang du Garrot, converti en diamants. Facile à transporter, facile à cacher.

— Ça, c'est un peu fort ! s'exclama Sam. — Puis, tendant une paume : — Je crois qu'il vaut mieux que je les prenne. Je les remettrai à la justice.

— Bien sûr ! acquiesça Paul avec empressement. Nous nous partagerons la prime ; elle devrait se monter au moins à vingt pour cent de la valeur de ces cailloux. — Il remit les diamants dans la bourse, la rattacha, et la lança à Sam qui la glissa dans une poche de son pantalon. Puis, d'une voix enjouée : — Allez donc chercher les canassons. Pendant ce temps, je ferai le café. Cette sacrée poussière dessèche le gosier.

Moreland marqua son assentiment par un signe de tête, puis, d'un pas lourd, s'éloigna dans l'obscurité.

Lorsqu'il revint avec le cheval et la mule, il trouva Paul en train de siroter un breuvage noir et fumant. Paul lui tendit un autre quart rempli, expliquant, comme à titre d'excuse :

— Bigfoot a déjà bu, mais j'ai rincé le quart comme il faut.

Sam jeta un coup d'œil au prisonnier qui, adossé à une selle, semblait s'être endormi. C'est avec gratitude qu'il absorba le café brûlant.

*

* *

L'aube était venue lorsqu'il s'éveilla, glacé jusqu'aux moelles. Il se dressa sur son séant, promena à la ronde un regard hébété. Le cerveau embrumé, la tête lourde comme du plomb. Toujours tassé contre la selle, menottes aux poignets, Bigfoot ronflait. Et toujours aussi mort, déjà rigide, Dutch gisait, au-delà des cendres du feu, mort lui aussi. Mais, de Paul et de sa mule, pas la moindre trace.

De façon incertaine, le *deputy* se leva, scruta la grisaille environnante, en s'efforçant de mettre de l'ordre dans ses pensées. Son dernier souvenir : le café offert par Paul... Puis, subitement, il s'aperçut que la bourse renfermant les diamants n'était plus dans la poche de son pantalon...

Et la lumière jaillit en son esprit... Le café... Le café avait été additionné d'un narcotique. Paul n'était pas un chasseur de primes ; il avait, de tout temps, convoité une prise autrement importante : le butin du Gang du Garrot. Il avait promis de s'expliquer en temps utile : voilà qui était fait ! On ne peut plus clairement ! Le col franchi depuis des heures, il était désormais à l'abri des poursuites. Sam ne put réprimer un sourire sans joie. Son instinct ne l'avait point trompé, qui l'avertissait de ne pas se fier au barbu : le faux prédicateur était assurément l'individu le plus roublard qu'il lui eût jamais été donné de rencontrer.

Soucieux de ne pas perdre de temps, Moreland hissa le corps de

Dutch sur sa monture et l'attacha solidement. Il sella ensuite les deux autres chevaux, puis réveilla Bigfoot à grands coups de botte. Ahuri, l'œil vague, celui-ci, gauchement, se mit en selle sans protester, et Sam ficela au pommeau ses poignets enchaînés, en songeant que ce n'était pas le moment de prendre des risques. Après quoi, les deux chevaux en remorque, il reprit la piste vers l'ouest.

Bien que le parcours jusqu'à Lennox fût long et harassant, il n'en poussa pas moins obstinément de l'avant, résolu qu'il était à incarcérer son prisonnier avant la nuit et ayant hâte de faire son rapport au shérif Lanker.

Le crépuscule tombait sur la ville d'élevage lorsqu'il y fit son entrée, au petit trot. Il attacha les chevaux devant le palais de justice, pilota Bigfoot en haut des marches de brique puis au long du corridor jusqu'au bureau du shérif.

Il trouva Lanker affalé sur son siège, occupé à discuter avec un personnage vêtu d'habits de boutiquier fripés. Les deux hommes tournèrent la tête lorsqu'il entra, poussant par les épaules le bandit aux traits parcheminés. Impassible, le shérif contempla le *deputy* tout couvert de poussière et son prisonnier renfrogné.

— Vous cherchez une prison ?

— On ne peut rien vous cacher ! rétorqua Moreland en se laissant choir sur une chaise. Vous connaissez cet individu ?

— Non. Et je ne pense pas que j'y perde grand-chose.

— C'est Carl Hager, ancien membre du Gang du Garrot, alias Jonas Secker, recherché pour avoir joué du couteau à Tucson, alias Bigfoot, loueur de chevaux à Mustang. Quant à Dutch, l'ex-chef du même gang, alias Robinson, shérif de Mustang, je vous l'ai amené également – mort. Vous le trouverez dehors, attaché sur son cheval.

— Ça, c'est un peu raide ! s'exclama Lanker. Moi qui avais télégraphié à Myberg pour leur demander les avis de recherche...

— C'est ce que m'a dit Paul le Prêcheur.

— Paul le Prêcheur ! s'écria le vis-à-vis du shérif qui n'avait jusqu'alors soufflé mot. – Il plongea la main dans une poche de sa veste, en retira un avis de recherche qu'il tendit à Sam. – Je me présente : Fred Yates, détective de la Wells Fargo. Reconnaissez-vous le Prêcheur ?

Moreland considéra l'affiche, vit un Paul rajeuni, rasé de frais, aux cheveux coupés court. Mais la mâchoire forte, le front large, les yeux perçants, renfoncés dans leurs orbites, ne laissaient planer aucun doute sur son identité. Il lut :

*1 000 dollars de RÉCOMPENSE pour quiconque
fournira des renseignements susceptibles de conduire à
l'arrestation de Mark Leighton, taille 1 m 85 ; poids 95 kgs ;*

cheveux noirs ; yeux noirs. Bonne éducation, formé en vue de la prêtrise. Cet homme est dangereux. Communiquer informations à la Wells Fargo & Co ; 114, Montgomery Street, San Francisco, Californie, ou à toute agence de la Wells Fargo.

— C'est bien le type en question, dit Sam, mais il s'est laissé pousser la barbe et porte les cheveux longs.

— Et où le trouverai je ? s'enquit Yates avec avidité.

— Quelque part au Nouveau-Mexique. Mais c'est tout une histoire...

— Eh bien, racontez ! invita Lanker qui se mit en devoir de rouler une cigarette.

Moreland narra alors les événements qui s'étaient déroulés à Mustang, puis expliqua comment, en compagnie du Prêcheur, il s'était lancé à la poursuite de Dutch et de Bigfoot.

— Nous les avons rattrapés à Horseshoe Pass, conclut-il. Dutch a dégainé, et le Prêcheur l'a abattu. Ce dernier a ensuite sorti d'une des sacoches de la victime une bourse remplie de diamants.

— Le butin du gang ! intervint Lanker.

— Exact. Je lui ai demandé alors de me donner les pierres pour que je puisse les remettre à la police, et il s'est exécuté sans protester. Après quoi, il m'offre le café... Quand je me suis réveillé le lendemain matin, j'avais la migraine, la bourse avait disparu, Paul s'était volatilisé...

— C'est bien fâcheux ! fit le shérif. Enfin, vous toucherez tout de même dix mille dollars de prime. On ne peut pas dire que ce soit de la roupie de sansonnet...

Moreland arbora un grand sourire.

— Une petite précision, si vous le permettez. À malin, malin et demi. En allant chercher les chevaux, j'avais pris la précaution de vider la bourse de son contenu et de la remplir de cailloux.

Il se baissa, tira d'une de ses bottes un foulard noué qu'il défit, d'où s'échappa une cascade de diamants scintillants.

— Juste ciel ! fit Lanker d'une voix étranglée.

CHAPITRE XX

Sitôt arrivé à Mustang, Sam se rendit directement au restaurant. Tout semblait calme, mais il lut dans le regard de chaque passant qu'il croisa une question muette.

— Hello, pèlerin ! lança la serveuse lorsqu'il se fut juché sur l'un des tabourets.

— Vous ai-je manqué ?

— Qui sait ? rétorqua-t-elle avec un petit mouvement de menton. Où étiez-vous passé ? Toute la ville s'interroge. Vous disparaissiez avec le shérif, en emmenant Bigfoot ; l'Impératrice s'éclipse à son tour. Enfin, que signifie ?

— Donnez-moi une chope, et je vous raconterai des choses qui vous plongeront dans un abîme d'étonnement.

Bouche bée, elle écouta son récit, qu'il acheva par ces mots :

— En définitive, Bigfoot a juré que la bande n'avait jamais compris plus de quatre membres. Il a déclaré que j'avais vraiment joué de malchance en me trouvant sur les lieux au moment précis de l'attaque de la banque de Cottonwood. Il a ajouté que Dutch et ses hommes de main avaient manqué de crever de rire en apprenant mon arrestation. Quoi qu'il en soit, le shérif Lanker m'a promis de tout arranger. Êtes-vous convaincue maintenant que je ne suis pas un criminel ?

— Je ne l'ai jamais pensé... vraiment...

— Je ne m'en serais jamais douté, compte tenu de votre attitude à mon égard... — Il retira son insigne. — Je vais le rendre. De toute façon, je n'avais pas la vocation. Et puis, lorsqu'on est appelé à rouler sur l'or... Lanker m'a affirmé que je toucherais vingt pour cent de la valeur des diamants. J'encaisserai par ailleurs cinq mille dollars de prime pour Dutch, et autant pour Bigfoot. Ce ne sont pas les pâtures qui manquent dans ces collines. Il devrait être possible d'y établir un ranch. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que c'est une merveilleuse idée !

— Et vous-même, comptez-vous rester dans le secteur ?

Mildred Hogan croisa ses bras d'albâtre, puis, se penchant sur le comptoir, fixa Sam dans le blanc des yeux.

— Il me semble que je n'ai pas le choix. Il est grand temps que

quelqu'un s'occupe de vous, pour vous prémunir contre les ennuis...

Fin

4^{ème} de couverture

Le deputy Carson s'avança d'un pas traînant, en dardant sur lui de petits yeux venimeux. Il s'empara d'une chaise, puis brusquement l'abattit, visant son crâne. Sam Moreland se baissa, leva les bras pour parer le coup. La chaise se fracassa sur son épaule gauche, il vacilla et tomba à genoux. Aussitôt, l'adjoint au shérif, fou furieux, se rua sur lui, écumant, sacrant, l'accablant d'une grêle de coups de pied. Roulant sur le flanc, Moreland, désespérément, tentait de protéger son visage. Il heurta l'un des murs, songea : « C'est la fin, ce flic cinglé va m'achever... »